

Université du Québec

"CONTAGES" DE BONNES FEMMES ET LA MER

*Mémoire présenté à
l'Université du Québec à Trois-Rivières
pour la maîtrise ès Arts
en études littéraires*

*par
Christiane St-Pierre
Novembre 1984*

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier monsieur Paul Beaubien, directeur du département de français, qui a bien voulu me diriger dans cette belle aventure.

Je remercie également

monsieur Clément Légaré pour m'avoir allégé certaines contraintes administratives, à cause de mon éloignement.

les membres du jury pour avoir bien voulu examiner et critiquer mon mémoire,

madame Denyse Cormier, pour sa complicité et son encouragement dans ma création.

madame Anne-Marie Lanteigne pour s'être chargée avec beaucoup de gentillesse et d'habileté de la dactylographie de ce manuscrit,

madame Marielle Cormier Boudreau, pour avoir bien voulu réviser mon mémoire.

Enfin, j'adresse mes remerciements au Centre universitaire de Shippagan, plus particulièrement monsieur Armand Caron pour m'avoir facilité la tâche et m'avoir ainsi permis de terminer la rédaction de ce mémoire.

TABLE DES MATIERES

<i>Remerciements</i>	<i>i</i>
<i>Table des matières</i>	<i>ii</i>
<i>Introduction</i>	<i>iv</i>
<u>Première partie: Les Contes</u>	
<i>Entre l'automne et l'hiver</i>	1
<i>La corde à linge</i>	8
<i>Hermance ou l'île de la tendresse</i>	18
<i>Après l'exil</i>	26
<i>Le pêcheur de coques</i>	35
<i>Le malaise d'un Mélèze</i>	45
<i>L'amarre</i>	54
<i>Histoire pour réveiller Virginie</i>	62
<i>A travers Julie</i>	69
<i>Complicité</i>	76
<u>Deuxième partie: L'Analyse des images symboliques</u>	
<i>Premier mouvement: L'agression</i>	85
<i>La mer agressée</i>	86
<i>La mer aggressive</i>	94

<i>Deuxième mouvement: La complicité</i>	100
<i>Les femmes entre elles</i>	101
<i>Les femmes et la mer</i>	109
<i>Conclusion</i>	121
<i>Bibliographie</i>	123

INTRODUCTION

Comment parler de la mer et surtout comment arriver à en traduire le mouvement qui nous traverse dès que nous l'apercevons. Comment faire sentir son odeur saline qui chambarde notre odorat jusqu'à le faire tressaillir de plaisir...

La mer, c'est elle qui m'a attirée en Acadie, elle et ses gens simples, généreux et combien amoureux. Longtemps j'ai fait silence près de la mer, car je n'étais pas habituée à son contact. J'étais plutôt mal à l'aise de la voir, moi qui ne connaissais que les rivières. Par contre, dès le début, j'enviais ces gens de la Péninsule d'avoir tant d'aisance et tant de plaisir à parler de la baie. Je désirais avoir, moi aussi, cette aisance et ce naturel.

A force de la regarder et à force de m'en imprégner, je savais qu'il me fallait l'écrire, qu'il me fallait surtout la dire, cette mer qui affluait à l'intérieur de moi...

Cet essai au même titre que les mouvements de la marée, devait comprendre, selon moi, deux volets. La première

partie consistait à créer une série de contes, pour nommer ce trop plein d'impressions qui déferlaient à la frontière de mon regard et qui s'installaient peu à peu en moi. Le conte m'apparaissait au départ et m'apparaît toujours comme la forme littéraire qui me permet le mieux de créer et de faire vivre des images, nonobstant l'invraisemblance.

Les contes, au nombre de dix, me sont venus à marée basse, alors que la mer se retire durant quelques heures pour que l'on puisse regarder un peu plus en détail sa grève riche de mollusques de toutes sortes. Ces contes parlent avant tout des femmes et de la mer, deux sujets qui me sont devenus chers en vivant auprès d'elles..

Comme le pli et le repli des vagues, les contes traduisent l'alternance de l'espérance et de la désespérance acadienne, de l'aliénation et de la libération de la femme. J'ai découvert une similitude entre ces quatre points. Ils sont à l'origine de mon désir d'exprimer ces correspondances par le conte.

La deuxième partie de mon essai consiste à relever cette superposition d'images; celle-ci s'exprime par des

mouvements à saveurs marines qui, en plus de me rejoindre, traduisent les sentiments des femmes de la côte.

A mon sens, deux mouvements majeurs émergent de ces contes: la violence et la tendresse se recoupent constamment. La mer, je la vois, je la sens comme une femme agressée qui, à la limite, en a plus qu'assez et qui finalement devient agressive. Ces images tournent à l'obsession et me touchent jusqu'à vouloir les écrire. La tendresse est aussi très présente dans ces contes; c'est elle qui m'amène vers les femmes, parce que c'est cette même tendresse qui peut traduire le mieux ce que je nomme notre complicité. Ces deux thèmes me semblent tellement importants que c'est par et avec eux qu'il me faut m'exprimer.

Bien sûr, il y a autre chose; il y a des thèmes, des images qui sous-tendent chacun des contes. La mémoire y est présente; qu'elle soit marine, qu'elle soit raison de vivre ou simple souvenir d'un amour fou, la mémoire se fait pressante. Les saisons, les arbres ou encore la folie des hommes ou de la nature, je sais que tout cela s'y trouve également.

Nous en avons toujours long à dire au sujet de ce que nous ressentons, nous les femmes, même si nous nous

retrouvons souvent à bout de souffle. Si je tais ces autres images, c'est sans doute que je ne suis pas encore prête à les traduire en mots. Par instinct et par choix, je m'en tiendrai donc, dans cet essai, aux thèmes de la mer et de la complicité des femmes.

Ma démarche s'inscrit ainsi dans une forme d'écriture profondément féminine, voire féministe, qui dépasse largement l'aspect des revendications pour se mieux situer à l'intérieur d'une évocation poétique qui m'apparaît naturelle et fondamentale.

PREMIERE PARTIE

LES CONTES

Entre l'automne et l'hiver

Il ventait fort. A fendre l'âme, disait-on. Plusieurs âmes se fendaient dans la nuit tourmentée de novembre. Dehors, un carnage que mémoire d'homme avait oublié ou enfoui quelque part à la limite du passé. Le vent, pris d'un accès de folie, traversait le pays.

Tout avait commencé à la manière d'un jeu. Il faisait un peu sombre mais il faisait quand même beau. Le vent marchait lentement, en sifflant un air plutôt anodin. Les arbres n'y prêtaient pas attention. Bah! le vent continuait sa marche au crépuscule; il avait l'air tout aussi détaché qu'un pas que l'on porte devant l'autre... distraitemment. En fait, le vent n'avait l'air de rien du tout. Il sifflotait...

Et les arbres parlaient. A la manière des vieux qui, retardant l'heure de dormir, rêvent une dernière pipe en chuchotant des mots. Ils parlaient entre eux de l'arthrite qui les rongeait d'année en année. Ils... Voilà que le vent, comme pour attirer leur attention, se mit soudainement à jouer du coude. Il ne pouvait vraiment plus priser la paix de novembre et en avait plus qu'assez d'écouter les arbres radoter.

Le vent ne sifflait plus. Comme une bête sauvage blessée au flanc, il s'éleva en poussant un cri à faire frissonner un mort. Les arbres, troublés de se savoir dérangés dans leur conversation, n'eurent même pas le temps de se réfugier dans le sommeil. Ils se retrouvèrent en plein cœur du drame.

Les arbres agrippés à la terre résistaient tant bien que mal. On entendait leurs racines creuser la terre à travers roches, pour retrouver une force qui risquait à tout moment de s'épuiser dans la nuit des temps. Ils se balançait si fort qu'on aurait dit qu'ils s'arrachaient les uns les autres à force de vouloir résister. Deux trembles, absurdes dans leur nudité, s'éloignaient puis se saisissaient comme si, à deux, ils pouvaient mieux contrer l'agression du vent. Ils s'empoignaient, s'enlaçaient et l'étreinte avait un goût de tristesse. Les trembles ressemblaient à de vieux amants qui, dans un dernier sursaut de désespérance, tentent de retenir l'intensité des jours heureux. Ils se reprenaient encore et encore, mais le vent leur faisait violence, pour mieux marquer son empreinte. Ils allaient de droite à gauche et de gauche à droite, comme des pendules détraqués à l'approche d'une source insoupçonnée. Ils s'essoufflaient, s'épuisaient à même une sueur déformante au creux des yeux. Et le vent satanique riait d'un rire grotesque...

Le vent se jouait des arbres et redoublait d'ardeur au moindre signe de faiblesse, pour leur faire ployer l'échine. Ils céderaient bien ces orgueilleux... Ils céderaient bien un jour. Le vent les casserait. Finis les plaqués d'automne à vendre aux touristes... Finis les doux parfums échappés des bourgeons... Finie l'ombre en plein cœur d'été... Et le vent pensa à l'été...

Au mois de juin dernier, il avait bien failli gagner son combat contre la nature. Profitant de l'absence de la pluie, il avait, durant des semaines, joué à propager le feu un peu partout dans le pays. Il avait soufflé tellement fort que les gens avaient cru à l'apocalypse. Le vent, dans un sprint enlevant, avait été sauvage. La pluie s'était vue obligée d'écourter ses vacances, pour venir mettre un terme au carnage. Après des heures d'un combat déloyal, alors que le vent s'était permis des coups bas, au beau milieu de la course, la pluie lui avait servi un croc-en-jambe magistral.

En repensant à cette scène, le vent sentit sa colère décupler. Il saisit les arbres à bras-le-corps et tellement fort que certains en perdirent leurs bras.

Et l'éclair fendit le ciel.

Le vent suspendit son mouvement. Le vent leva la tête, toisa la déchirure pour ensuite regarder la mer. Repliée sur elle-même, la peur lui dessinait une écume blanche sur le dos. Le vent la regardait si intensément qu'elle se mit à tourner en tous sens, comme une folle. Apeurée, elle priait l'hiver de la recouvrir d'un drap de glace pour calmer sa fièvre. Elle connaissait trop bien le vent et savait de quoi il était capable.

La mer avait mémoire longue et savait que toutes les accusations dont elle était victime étaient injustes. On la disait exigeante pour les hommes. Parfois, pour tromper son ennui ou pour le plaisir de faire mal, elle n'hésitait pas à piquer une crise de nerfs pour finalement bouffer navire et compagnie. Elle en avait tant et tant de procès sur le dos que certaines nuits, elle poussait de longues plaintes et de profonds soupirs. On ne la comprenait pas et à peine pouvait-on l'entendre. De temps à autre, on lui ouvrait le ventre pour renflouer un navire ou encore pour lui extirper quelques épaves, en guise de preuve. Il arrivait parfois qu'un marin, gonflé à bloc, remonte à la surface pour témoigner des horreurs de son giron. Son témoignage sonnait faux. Comment pouvait-on retenir la parole d'un mort, alors que tant d'hommes, de leur vivant, affirmaient le contraire?

Ils aimait sa splendeur, sa beauté, sa richesse. La mer regorgeait de vie et allaitait quiconque avait faim. On disait même qu'à force de la pénétrer toujours plus profondément, une merveilleuse ivresse s'emparait des hommes et certains voulaient rester lovés en son sein éternellement. Non, la mer était bonne et ne s'agitait jamais.

Le vent la fixait, la regardait se troubler. Une vague de haine traversa ses yeux. Il releva ses manches et fracassa les petits doris de la côte. Maintenant, il était seul avec la mer.

Il courut vers elle, la souleva à pleines mains pour aussitôt la laisser choir comme une vieille femme aveugle. Il la prit à la gorge et la projeta avec violence sur les rochers. La mer, étourdie, s'écrasa sur la plage, s'agrippa désespérément aux grains de sable rencontrés... mais ses doigts écorchés ne retinrent que le vide. Le vent, sans la laisser souffler, la ramena en arrière, lui souleva le corps et la propulsa plus loin. Elle mordit caps et récifs, brisée dans tout son corps. Gémissant et se tordant de douleur, elle râlait de désespoir à pleine bouche.

"Lâche-là!" cria une voix sur la grève. Le vent surpris se retourna vivement. Juchée sur un petit rocher, une femme plus très jeune le défiait. Depuis le début du carnage, elle n'avait pas bougé; elle avait surveillé les moindres déplacements du vent. Dans le soir calme de novembre, elle avait regardé les arbres se préparer au sommeil et ses pas l'avaient menée près de la mer, pour une conversation entre femmes. Elles avaient à peine commencé à parler que le vent s'était abattu sur le pays comme un enragé. Elle n'avait rien dit lorsqu'il avait voulu déraciner les arbres; elle n'avait pas bougé. Lorsque le vent s'était attaqué à la mer, elle avait réprimé son cri dans un haut-le-coeur. A plusieurs reprises, elle avait chancelé; elle avait failli s'évanouir de voir son amie sans défense. Chaque fois que le vent frappait la mer, la femme ressentait les coups et ces derniers portaient droit au cœur. Elle se sentait fouettée, malmenée, bafouée, violée; mais chaque coup donné augmentait son désir de résister et alimentait sa révolte. Puis elle en eut assez. En voyant son amie gémir et se tordre de douleur, elle ramassa sa haine et interpella le vent.

Le regard plein d'arrogance, elle le provoqua d'un discours fiévreux. Elle cria, l'invectiva avec une hargne à faire perdre pied. Lui, suffoquant de rage, l'entoura, la

secoua de toutes ses forces. Elle savait l'inutilité du geste et se mit à rire. Elle mêla son rire aux hurlements des chiens. Le vent fou de rage chargea à nouveau et se buta à la résistance de la femme. Elle se mit à rire de nouveau et, cette fois, son rire cassa le vent en deux.

La vieille femme regarda la mer soigner sa blessure et cracha sur le vent couché à ses genoux. Comme après un couvre-feu, la neige glissa lentement sur la terre, sans faire de bruit.

La corde à linge

Lorsque Marie-Rose étendait son linge sur la corde, c'est qu'elle était prête. Elle venait de passer de longs moments à séparer, à trier et à mesurer son linge, afin d'atteindre une parfaite symétrie sur la corde. En plus d'y aller dans le sens de la longueur, elle surveillait le dégradé des couleurs. Tout était harmonieux sur la corde de Marie-Rose. "On reconnaît l'intérieur d'une femme à sa façon d'étendre son linge sur la corde". Marie-Rose avait une maison propre.

La neige à peine fondu, tout le monde devait se mettre à la tâche. Passer le râteau, enlever les mauvaises herbes, émonder les arbres et nettoyer les plates-bandes. Un peu de peinture à refaire et le grand ménage à recommencer encore une fois. Livain, son mari, était heureux que cette saison de folle obsession coïncide avec l'ouverture de la pêche. Il disparaissait toute la journée, ne rentrant qu'à la nuit tombée. Marie-Rose ne tolérait aucune forme d'oisiveté. Le mari occupé, elle occupait les enfants. Malheur à celui ou à celle qui aurait pris la vie comme de longues vacances. Marie-Rose avec eu six enfants, coup sur coup, en plus de

garder son beau-père. Son devoir accompli, Livain n'avait plus tellement le choix. il faisait carême à l'année longue.

Voilà deux ans, le père de Livain était mort. Marie-Rose s'était sentie délivrée. Le beau-père ne prenait pas beaucoup de précautions, ce qui avait le don d'enrager Marie-Rose. Un jour qu'il avait échappé sa tasse de thé sur le parquet fraîchement ciré, Marie-Rose l'avait foudroyé du regard. Avant même qu'elle n'ouvre la bouche, le vieux s'était sauvé dehors, prétextant du bois à fendre. Son cœur s'était ouvert en même temps qu'une bûche d'érable.

Ils avaient hérité de la maison paternelle. Les enfants sous ses ordres, Livain qui ne disait jamais rien, Marie-Rose pouvait respirer à l'aise. Pourvu que ça ne fasse pas trop de poussière. L'entretien. Bien entretenir la maison.

Marie-Rose avait deux passions dans la vie: le ménage et les potins. Elle voulait tout savoir. Sa curiosité était tellement forte qu'elle aurait donné son âme au diable pour pénétrer dans chaque foyer, pour vérifier ce qui s'y passait. Si elle ne pouvait puiser aux sources, elle inventait. Marie-Rose se délectait du malheur des autres. C'était son seul loisir.

"Léonce Brideau a loué sa maison. Il s'en va rester à Montréal chez le plus vieux de ses garçons". Marie-Rose faillit échapper sa tasse de thé. Livain dut répéter la nouvelle. Léonce partait! Ce n'était pas tant son départ qui étonnait Marie-Rose, mais bien la location de la maison. A qui? Elle n'avait pas tardé à le savoir. Evelyne et ses enfants étaient débarquées un après-midi que Marie-Rose taillait ses rosiers.

Une vieille camionnette rose, toute bringuebalante, s'était arrêtée dans un nuage de fumée. Deux petites filles d'une douzaine d'années en étaient descendues en criant comme des sauvages. Marie-Rose se coupa au doigt. Une femme un peu boulotte, échevelée, avait suivi les fillettes. Elle portait un genre de robe indienne, froissée comme du papier mâché. Portes et fenêtres ouvertes, la maison de Léonce jeta la paix dehors pour accueillir la vie. Les roses de Marie-Rose pouffèrent de rire et cette dernière, piquée au vif, s'écorcha un autre doigt.

Les étrangères ressortirent de la maison à pleine course, pour se rendre sur la grève. Elles pataugeaient tout habillées, s'exclamant comme des gens qui découvrent la vie. Elles s'arrosaient, s'extasiaient devant un coquillage et se

roulaient dans le sable. Marie-Rose était au supplice en pensant au linge des enfants et à celui de la mère qui n'était pas mieux.

Après le bain improvisé, elles déchargèrent la camionnette, ne se souciant nullement des choses qu'elles laissaient tomber par terre. Ce qui enrageait le plus Marie-Rose, c'était d'entendre leurs rires. Même que ses enfants à elle avaient laissé leur travail pour observer l'étrange équipage. Enfin du bonheur, pensèrent-ils... Marie-Rose leur avait coupé la réflexion d'un coup de sécateur et chacun était retourné à son travail. Marie-Rose au sien, quoique très inquiète.

Bonjour, je suis Evelyne Bourassa, votre voisine pour l'été. Mes jumelles, Marie-Soleil et Marie-Pierre. C'est nous qui avons loué la maison de monsieur Brideau.

Marie-Rose s'emprunta un coup de soleil. Elle ne les avait pas entendues arriver et bafouilla son nom tant bien que mal. Evelyne n'avait même pas pris la peine de se changer. Marie-Rose, pour cacher son malaise, bredouilla des choses idiotes qu'Evelyne tassa dans un grand rire. La

première rencontre fut très brève. Evelyne voulait se rendre au quai pour y acheter du poisson, histoire de fêter leur nouvelle vie.

Marie-Rose repassait en détail les jours qui avaient suivi l'arrivée des gens de la ville. Le lendemain surtout. C'est là qu'elle avait eu son premier choc en voyant Evelyne étendre son linge sur la corde. Les couleurs étaient vives, désordonnées et l'ordre des grandeurs, débile. Aucune symétrie. Evelyne étendait à la pige sans se préoccuper de l'esthétique. Non, Evelyne n'était certainement pas une femme à fréquenter. Marie-Rose ne l'aurait jamais approchée, n'eût été une curiosité qui la rongeait.

Un matin de soleil pauvre, Marie-Rose avait invité Evelyne à prendre le café, pour faire plus ample connaissance. Nulle trace de la course du matin. Tout respirait l'ordre. La table bien cirée, les chaises au garde-à-vous, on était tenté, en mettant les pieds dans la maison, de se prendre pour un meuble et de rester figé. Marie-Rose avait servi le café, prenant soin de ne rien renverser dans la soucoupe. Evelyne se racontait sans pudeur. Puis, Marie-Rose avait eu un étourdissement. Après avoir joué dans sa tasse avec la cuillère, Evelyne l'avait bêtement laissée tomber sur la table

fraîchement cirée. Le soleil absent était aussitôt apparu pour pointer un rayon sur la cuillère. Marie-Rose regrettait les napperons en voyant la trace de café laissée par la cuillère. Tandis que Marie-Rose soulevait sa tasse, prenant soin de bien dresser son petit doigt, Evelyne, l'oeil coquin, saisissait sa tasse à pleines mains pour y enfermer la chaleur. Et Marie-Rose s'épuisait à vider le cendrier...

Marie-Rose avait eu un haut-le-coeur lorsque Evelyne, heureuse, s'était enfoncée dans sa chaise en étirant bras et jambes. Le poil. Les aisselles et les jambes ressemblaient à une terre que l'on a oublié de défricher. Avait-on idée d'étaler ainsi son intimité la plus intime, sans l'avoir rasée... Les yeux de Marie-Rose se firent rasoirs aiguisés de larmes. C'en était trop. Dernier coup au coeur: Evelyne venait de lui lancer en pleine face qu'elle était mère célibataire. Femme de péché, laissant ses bâtarde fouiller la maison de Marie-Rose et aguicher ses enfants. Ces derniers, comme une souape éclatée, riaient et couraient partout avec les fillettes.

Evelyne lui avait parlé de la liberté des enfants et surtout de la joie de vivre. Elle lui racontait, à Marie-Rose, son expérience et sa conception de la vie.

Marie-Rose n'attrapait que des bries, trop préoccupée par la folie qui traversait sa maison. Elle ne savait plus trop si elle devait pleurer ou crier, sa tête avait pris feu.

Après le départ d'Evelyne et des jumelles, les enfants s'étaient éclipsés, sachant la colère de leur mère. Marie-Rose avait replacé sa maison comme oncale un chapeau sur sa tête, en prenant un air outré. Elle n'avait pas prononcé un mot.

Evelyne et ses filles jouaient des journées entières sur la grève. Leurs rires dominaient souvent les vagues. Il leur arrivait même d'entraîner les enfants de Marie-Rose. Au début elle avait dit non, puis elle avait acquiescé de peur que les jumelles n'envahissent à nouveau sa maison. Marie-Rose allait très peu dehors. Elle voulait éviter une rencontre avec Evelyne. Elle préférait observer derrière la fenêtre.

Sa curiosité la rongeait. Elle se demandait souvent ce qu'était devenue la maison de Léonce, après trois semaines d'occupation. Comme une droguée en manque, elle s'était finalement rendue chez Evelyne prendre le café. Evelyne heureuse avait ouvert grande sa porte. La maison si propre de Léonce s'était transformée en salle de jeux, une journée de

pluie. Sur la table, parmi des feuilles et des livres éparpillés, le chat ronronnait. Sur le vaisselier traînaient des tasses et des verres qui avaient besoin d'être trempés. Les restes du repas de la veille accaparaient l'armoire. Des dessins d'enfants pendaient sur les murs. Du barbouillage, pensa Marie-Rose.

Sans s'excuser du désordre, Evelyne avait servi le café. Au moins, elle avait déposé le chat par terre. Elle parlait d'une thèse de doctorat qu'elle était en train de rédiger. Un titre long à brouiller les cartes. Elle posait plein de questions à Marie-Rose, mais cette dernière avait du mal à s'exprimer, au milieu d'une cuisine en désordre. Evelyne était patience et douceur. A mesure qu'elle parlait, elle s'étendait par toute la maison. Elle foulait à ses pieds le désordre apparent, pour montrer un cœur qui battait le bonheur. Evelyne parlait de tout et Marie-Rose se laissait peu à peu gagner. Lorsqu'elle apprit qu'Evelyne faisait pousser des plants de "pot", l'envoûtement éclata comme un verre en cristal. Marie-Rose s'enfuit dans sa propreté pour ne pas devenir folle.

L'été parait en longues journées de chaleur. Même que le soir il traînait plus tard, pour regarder vivre

Evelyne et ses filles. De l'aube à la tombée du jour, elles riaient et inventaient des jeux à faire retraiter les pêcheurs plus tôt. Le soir, Evelyne mettait un disque classique et on la voyait, à travers les fenêtres sans rideau, danser des chorégraphies pour ses filles. Livain! Livain trahissait un air rêveur dans un demi-sourire. Chaque jour, les entrailles de Marie-Rose se resserraient. Léonce était parti en amenant la paix dans ses bagages. Marie-Rose avait souvent le goût de pleurer, surtout le soir. Elle s'assoyait devant la télé, gardant un œil sur la maison de Léonce. Une faible lumière éclairait Evelyne qui ne cessait d'écrire. La musique roulait sur la pelouse, sautait la clôture et venait se répandre sur le parquet fraîchement ciré de Marie-Rose. Il lui arrivait à Marie-Rose de laisser la musique l'envahir doucement et la berger. Ces moments-là étaient rares et courts.

Un soir, celui-là, Marie-Rose n'allait jamais l'oublier. Le coucher de soleil avait été tellement beau sur la baie que tout le monde avait retardé l'heure de rentrer. C'était un vrai beau soir du mois d'août. Après le coucher de soleil, Evelyne, au lieu de s'asseoir à sa table de travail, était venue frapper chez Marie-Rose. Encore une fois, elle ne l'avait pas vue venir. Evelyne voulait lui parler. Non! pas

dans une maison. Evelyne avait entraîné Marie-Rose sur la grève. Elles marchaient lentement, contenues dans le miroir de la lune. Ce soir-là, pour la première fois, Marie-Rose avait laissé la mer lui lécher les sandales et lui caresser les chevilles. Ce soir-là, Marie-Rose avait beaucoup parlé et sa voix, loin d'emprunter les potins, avait suivi la voix du cœur. Elles avaient tant et tant parlé que Marie-Rose était rentrée tard dans sa maison. Elle avait eu beaucoup de mal à s'endormir et ce n'est qu'au matin, à l'heure où Livain sortait, qu'elle avait fermé les yeux.

Elle avait même caressé la joue de Livain avant qu'il ne parte.

A la fin août, Evelyne et les jumelles reprirent la route de la ville. Les rires et le bonheur partirent dans la fumée de la camionnette rose. Marie-Rose, derrière sa fenêtre, avait surveillé tous les mouvements du départ en faisant son lavage. En étendant son linge sur la corde, les couleurs s'emmêlaient et l'ordre des grandeurs était débile. Marie-Rose venait d'éventer une habitude en laissant courir un grand rire du fond de la gorge.

Hermance ou l'île de la tendresse

Hermance savait que de l'autre côté des arbres, derrière la petite école, en bas du cap, vivait la mer. Après l'école, les samedis et les dimanches, Hermance prenait le chemin de la côte pour se retrouver près de la mer. Elle venait s'asseoir de longues heures sur les rochers, uniquement pour surveiller ses mouvements. Chaque fois que la vague grondait son écume, Hermance sentait son cœur chavirer et pleurait en voyant tant de beauté. Comme elle aimait retrouver la mer pour y poursuivre son rêve. Elle y demeurait tellement longtemps que sa mère, à bout de cris, avait dû se rendre compte du naufrage des menaces. Hermance ne pouvait entendre sa mère, trop éprise de la mer.

Hermance s'ennuyait à l'école. Depuis trois ans, le fait de passer de longues heures à l'école, sur un banc aussi dur que la contrainte, la rendait malade. De plus, à la récréation, les enfants la boudaient parce qu'elle donnait toujours les ordres et ne s'en laissait pas imposer. Hermance jouait toute seule. Les deux maîtresses d'école allaient et venaient dans la cour, pareilles à une longue litanie qui ne s'épuise jamais. Elles ne se souciaient pas des enfants, encore moins de la petite Hermance.

Un jour, au printemps... oui, c'était bien le printemps. La mer éclopée avait réussi à briser un reste d'hiver qui la retenait. Sous ses éclats acier, de rage contenue, elle soulevait une carapace qui l'étouffait. Elle grondait, se secouait et les glaces se brisaient. Le ciel devenait de plus en plus lourd, comme s'il forçait en même temps que la mer, pour se débarrasser d'une saison mûre pour la retraite. Hermance s'était sentie comme la mer. L'école la retenait.

Ce matin de printemps éveillait une idée de doux délire. La maîtresse, en mal d'imagination, ne sachant trop comment occuper la période de catéchèse, demanda aux enfants ce qu'ils aimeraient faire plus tard. Les réponses la sécurisèrent. Elle et les petites filles avaient le même idéal... mademoiselle Duguay devait se marier au cœur de juillet. Elle allait enfin devenir madame Léopold Landry... comme le nom sonnait bien. Les petits garçons avaient la même ambition que Léopold. Mademoiselle Duguay flottait, d'autant plus que le petit Marc-André, assis devant elle, ressemblait exactement au petit garçon que mademoiselle donnerait un jour à Léopold. Et mademoiselle Duguay s'était mise à rêver. Déjà, elle entendait les grandes orgues jouer la marche nuptiale de Mendelssohn; elle voyait sa mère pleurer de

bonheur et... mademoiselle Duguay s'étouffa du coup. Quoi? réussit-elle à articuler. Hermance l'insoumise, Hermance le garçon manqué, Hermance la tête folle venait de lâcher une obscénité. Elle voulait partir en mer. Seule!

Mademoiselle Duguay prit trois ou quatre respirations, peut-être plus, histoire de retrouver ses sens. Estomaquée, elle chercha d'une main fébrile son manuel du parfait psychologue. Surtout, ne pas brusquer l'enfant, mais établir le dialogue, brancher la communication pour ne pas causer un traumatisme. D'une voix mal assurée, légèrement troublée, mademoiselle Duguay posa les questions appropriées à une telle situation. Non, Hermance ne voulait personne avec elle. Non, surtout pas d'homme. Ils ressemblaient tous à son père et son père était un raté. Faux! Léopold réussissait. La preuve: elle, mademoiselle Duguay, l'épouserait en juillet. Mais qu'en pensait sa pauvre mère? Sa mère! Elle s'habituerait bien puisqu'elle s'était habituée à son mari. La maîtresse respirait mal. Cette enfant de huit ans n'était pas du tout normale. D'où lui venait cette idée? Ses parents étaient des gens bien... De Léonie. Léonie, Léonie, cette femme maudite.

En prononçant ce nom, Hermance avait quitté son arrogance. Elle ressemblait à la fragilité d'un oiseau. Léonie... Hermance connaissait l'histoire de Léonie par cœur. On lui avait raconté que, voilà bien des années, cette femme avait quitté son mari pour s'embarquer sur un bateau étranger. Une femme de mauvaise vie, disaient les uns. Une putain, disaient les autres. Quelqu'un, dans un presque murmure, avait lancé: "elle n'avait pas le choix avec un pareil mari". C'est ce morceau d'histoire qui avait hanté Hermance. Elle n'avait retenu que cette image de Léonie.

Image déformée, image embellie, image reconstituée à la jonction du rêve. Léonie la rousse, soleil éclaté aux portes de l'enfer. Léonie la femme, celle qui a craché sa pitié en toisant l'homme qui croyait l'avoir matée et assujettie. Léonie la fière qui a claqué la porte pour s'ouvrir aux grands mouvements des équinoxes. Léonie l'aventurière, celle qui partit une nuit enfanter de grandes îles. Léonie la douce, celle qui devait accoucher de terres exotiques où la tendresse était loi.

Hermance rêvait de s'embarquer, solitaire, sur un bateau. Elle désirait suivre le reflet de la lune qui basculait de l'autre côté de la terre, dans une traînée

aveuglante de lumière. Hermance rêvait de retrouver l'île de tendresse de Léonie.

On aurait pu ramasser mademoiselle Duguay avec un porte-poussière et un balai. Avec beaucoup de délicatesse surtout, de peur de ne pas trouver tous les morceaux. La maîtresse était morcelée dans son âme et dans sa tête.

Accroc à l'habitude, les élèves prirent congé plus tôt dans cette journée de printemps.

Le directeur d'école eut beaucoup de difficulté à sortir de ses mots croisés pour s'occuper du délire de mademoiselle Duguay. Le pauvre butait sur une définition aussi, il ne fallait pas lui demander de prendre une décision à propos d'un cas qui le dépassait. Il convoqua, après une courte réflexion, une assemblée de la Commission scolaire. Quand même! On venait de passer à travers d'orageuses discussions au sujet de l'embauche d'un professeur. Et maintenant, cette gamine qui détonnait dans une école... On écouta attentivement le directeur d'école, homme très compétent; quelqu'un proposa qu'on réfère le cas au ministère de l'Education. Le cas de la fillette, s'entend. Le ministère étudia la requête dans ses moindres détails, pour

finalement conclure que ce dossier ne relevait pas de sa compétence, mais bien de celle du ministère des Pêches. Forcément, le mot bateau revenait à chaque phrase.

Ce ministère, déjà surchargé et fatigué par les nombreux problèmes occasionnés par les pêcheurs, prit quand même la peine et le temps d'étudier le dossier. Malheureusement, cela dépassait aussi sa compétence. Le ministère chargea donc une commission d'enquête de faire la lumière sur cette affaire.

On interrogea longuement la petite Hermance. Plusieurs questions lui furent posées, à partir bien sûr de ce qu'elle mangeait pour déjeuner. Vinrent ensuite les questions pour vérifier l'intelligence de l'enfant. Suite aux nombreux tests, on questionna le sérieux des tests psychologiques. Hermance s'avérait supérieure en tous points.

On questionna la maîtresse d'école. Mademoiselle Duguay parlait de démission. Son directeur l'accusait d'avoir failli à sa tâche. N'avait-elle pas comme devoir premier d'être gardienne des valeurs, celles que l'on se transmet d'une génération à l'autre. Hermance, enfant maudite, disait

être capable de faire un métier de tradition mâle! En plus de vouloir naviguer seule, elle parlait de pays à conquérir. Là où Hermance inquiétait le plus, c'est quand elle parlait de conquêtes en terres de tendresse. Hermance, comme Léonie, était absence de sang, absence de violence. Mais le plus curieux de tout, Hermance parlait de la mer comme une pièce de Paganini. Sauts, soubresauts, saccades, frissons, tressaillements, mouvements courts et longs, effleurements et courses. Fol éclat de rire à la longue plainte démesurée. Hermance devenait la mer, s'y balançait en d'éternelles pirouettes, mordant plages et grèves dans son ressac. Les fonctionnaires l'écoutaient en salivant, rêvant d'une trève pour parcourir la mer. Clapotis de l'eau sur la coque, une pièce de violon, lointaine, voguant sur la rampe du corridor lunaire. Douce plainte accrochant plein de morceaux de tendresse au passage.

La commission d'enquête, étourdie, grisée au point de rendre sa démission avant de rendre l'âme, écrivit un volumineux rapport un soir de pleine lune. Les femmes étaient légères. Les hommes bandaient leur cœur. Mademoiselle Duguay, à moitié folle, avait vu passer son Léopold avec une autre femme. On prépara la valise de mademoiselle Duguay. Elle fit son entrée à l'hôpital en chantant à tue-tête une musique de Mendelssohn et en criant partout le nom d'Hermance.

La commission d'enquête présenta son rapport au Ministre des pêches lui-même. Il s'enferma dans son bureau pour n'apparaître qu'une semaine plus tard. Les traits tirés, passablement amaigri. Il ordonna que l'on mette à la disposition d'Hermance un bateau sur lequel elle partirait à la recherche de la tendresse.

Comme Léonie, Hermance partit une nuit, de l'autre côté des arbres, derrière la petite école, juste au bas du cap, là où vivait la mer.

Après l'exil

Après de longues années passées dans la grande ville, Roberta était revenue dans son petit village du bord de la mer. Vingt ans déjà qu'elle l'avait quitté... Avant de pénétrer dans la maison, elle s'était arrêtée, pour noyer ses yeux dans l'eau et surtout, surtout pour laisser l'odeur de la mer la reprendre. Comme si elle n'était jamais partie. Oui, c'était bien cette odeur qu'elle s'était rappelée dans ses crises de nostalgie... Quand elle s'ennuyait trop de la mer, il lui était arrivé de la sentir dans sa cuisine, en plein cœur de Montréal. Née sur le bord de la mer, Roberta en était imprégnée jusque dans la moelle de ses os. La mer était son sang. Maintenant, elle respirait à pleins poumons pour enlever les derniers vestiges de la ville. Roberta rentrait enfin chez elle.

De cet exil trop long, Roberta rapportait dans ses bagages un accent à la française et des idées de grandeur à chavirer l'île au complet. En prononçant son prénom, elle roulait ses "r", comme la mer roulait ses vagues. Avec beaucoup d'emphase. Elle avait suivi un cours sur l'importance du "je"; aussi, à chaque début de phrase, elle avait l'habitude de dire "Moi, Roberta, je me dis...". Ca

devenait très énervant, d'autant plus que Roberta aimait faire la conversation; elle en avait long à dire. Roberta détonnait. Sur l'île, les gens parlaient très peu, pour ne dire que l'essentiel. Ils parlaient avec un léger goût d'embrun dans la voix et l'accent de Roberta, en plus de les surprendre, les avait profondément choqués.

D'abord. D'abord on avait cru que les Blanchard recevaient la visite d'une femme des vieux pays. Une originale qui donnait l'impression de tout savoir. Puis, on l'avait reconnue. Les airs de famille avaient traversé le maquillage pour nommer la troisième fille de François à Aurélien Blanchard. Son accent lui venait, non pas à la suite de séjours en Europe, mais des gens avec qui elle avait vécu.

Les hommes et les femmes qui avaient défilé dans son lit lui avaient donné une ouverture d'esprit et une culture grande comme un filet de morue. Il y a vingt ans, elle était arrivée à Montréal, naïve et maladroite, entourée d'une mer de principes. Elle revenait à l'île pour faire le point sur sa vie. Roberta avait eu mal à l'hiver. Et le printemps, loin de soigner sa blessure, lui crachait au visage une solitude citadine qu'elle avalait de plus en plus mal. Ses dernières amours lui rappelaient des rivières desséchées. Elle voulait

la mer pour tromper ses souvenirs, pour conjurer son mal. Au milieu du printemps, le réveil de la nature l'avait blessée un peu plus. L'odeur de la mer l'avait frôlée d'un peu trop près, pour finalement secouer sa léthargie. Happée par le désir de soigner au plus vite cette maudite blessure qui minait ses énergies, Roberta avait plié bagages.

L'île n'avait pas changé. Le temps s'était arrêté, ou plutôt il avait ralenti sa marche au rythme d'une brise légère. Roberta s'était sentie rassurée de retrouver des restes d'enfance, lorsqu'elle avait emménagé dans la maison d'été de ses parents. Le lendemain matin surtout. La maison, recueillie au bord de la mer, avait enveloppé Roberta dans un doux sommeil. L'aube l'avait réveillée heureuse et paisible.

Roberta n'avait même pas terminé sa journée dans la solitude et le calme pour faire le plein. Une image de ville l'avait attrapée, alors qu'elle parcourait la grève. Peut-être était-ce après qu'elle eût vite fait le tour de sa nouvelle maison. Elle recevrait! Oui, elle recevrait... Sa table serait très courue, sa présence recherchée et son nom sur toutes les lèvres.

En réalisant la tranquillité des gens de l'île et à constater que rien n'avait changé depuis son départ, Roberta s'était sentie dépayisée du coup. Au lieu de sombrer dans une profonde dépression qui dura quand même quelques minutes, elle eut la révélation qu'elle, Roberta, pouvait apporter un peu de folie dans la vie des insulaires. Les idées les plus farfelues lui passaient par la tête. Elle recevrait. Même qu'elle avait le goût de vivre dix-septième siècle. Déjà elle se voyait à la tête d'un salon. Le salon de Roberta... Intellectuels, artistes et notables de la place viendraient boire à ses lèvres.

Ce soir-là, Gabriel accepta l'invitation à dîner. Pour Roberta, sa nouvelle vie ne pouvait mieux commencer. Gabriel était un excellent pianiste qui gagnait sa vie tant bien que mal, en donnant des cours privés et des concerts un peu partout. Gabriel avait du talent et des relations. Il devint un habitué de la maison de Roberta. Tous les deux s'entendaient bien, vibrant aux mêmes choses. Roberta adorait la musique. Sa préférence allait à la musique classique car elle était elle-même une soprano remarquable. Elle chantait merveilleusement bien l'opéra. L'après-midi, le soir ou encore le matin, il lui arrivait de se planter droite au milieu du salon pour faire ses vocalises. Après quelques

minutes de modulations inimaginables, elle enchaînait un air de Verdi ou de Rossini. Quelquefois, pour le plaisir, elle touchait le violon. Il fallait s'arrêter pour écouter, car on aurait dit la mer qui pleurait en serrant une vague contre elle. Gabriel l'accompagnait souvent et il lui arrivait d'éclater en sanglots lorsque Roberta se sentait particulièrement en forme. C'est ce que Gabriel appréciait le plus, cette liberté de se laisser aller à ses émotions chez Roberta. Il savait qu'elle ne le jugeait pas et qu'elle comprenait plus que tout son tempérament d'artiste.

Roberta aimait recevoir. Moins d'un mois après son installation, sa maison était devenue un havre de la culture et de la bonne table. Elle faisait elle-même ses terrines de saumon et son velouté aux poissons était une révélation pour quiconque s'assoyait à sa table.

Un dîner chez Roberta revêtait un cachet pour le moins particulier. Elle prenait toujours soin de placer les bougies de façon à accentuer le velours de ses yeux. L'éclairage était discret et une musique classique jouait en sourdine, cachée quelque part au fond du salon. Roberta déposait facilement sa fourchette pour esquisser quelques pas de danse, imitant maladroitement la ballerine Karen Kain.

Elle glissait, soulevait une jambe, tournait éthérée, légère, touchant à peine le tapis usé. Tous suspendaient leur repas, non pas à cause d'une admiration sans bornes, mais plutôt en raison de la situation un peu incongrue. Roberta revenait à la table, fière d'avoir coupé les souffles. Elle semblait n'avoir fait aucun effort pour danser, même si l'on remarquait une légère sueur perler sur ses tempes. Une danse un peu folle et les tuniques de Roberta... Le jour comme le soir, Roberta portait toujours de longues tuniques. Quelques-unes découvraient une cuisse ferme. D'autres dévoilaient une poitrine fière et exigeante. Elle s'offrait aux regards, indifférente à la conscience d'autrui. Roberta savait la souplesse et la beauté de son corps et ne ressentait aucune gêne à le laisser respirer.

Sa conversation toujours soutenue faisait le plaisir des fins causeurs de l'île. Roberta aimait varier l'intonation de sa voix. Exaltée, rauque, douce, parfois puissante, la voix de Roberta se modulait aux mouvements de la musique. Elle recherchait facilement l'effet Sarah Bernhardt. Roberta parlait. Parfois, elle trichait à vouloir exagérer son accent. C'était au moment où elle était un peu grise de Chablis ou encore de l'effet qu'elle produisait chez ses invités. C'était le temps où les racines de son enfance lui

nouaient la gorge. Roberta mettait fin à la conversation avec ce léger goût d'embrun dans la voix. Mais on lui pardonnait facilement son doux mensonge. Roberta avait tellement de classe qu'on pouvait facilement l'imaginer marcher sur le bord de la mer en talons hauts. Elle n'aurait pas buté, ni même chancelé. Roberta aurait marché comme une reine, avec ce petit quelque chose de sensuel dans la hanche.

Il n'y avait pas que les dîners chez Roberta. Il fallait arriver chez elle à l'improviste. Avec Roberta, c'était toujours l'heure de quelque chose. Le café du matin servi avec des croissants maison. Le thé du début d'après-midi présenté avec des petits fours ou encore le vin blanc de cinq heures à boire avec les amuse-gueule. Tunique vaporeuse, bras lourds de bijoux, Roberta fêtait. Un petit bout de poème qu'elle venait d'écrire, un nouveau disque qui lui avait été offert. Elle fêtait également une poussée nouvelle sur une de ses plantes. Roberta fêtait la vie à longueur de journée.

Les femmes de l'île, quant à elles, n'avaient plus le cœur à la fête. Elles commençaient à détester Roberta qui prenait trop de place dans le cœur des hommes. Au début, on n'avait rien dit et personne ne s'était inquiété. La fille à

François à Aurélien revenait s'établir dans l'île, c'était une bonne chose. Quelques femmes de l'île avaient assisté aux réceptions de Roberta et chacune n'avait pas tardé à se sentir mal à l'aise devant le tempérament fougueux de l'hôtesse. Ce n'était pas une manière de vivre sur l'île, d'autant plus que les expériences antérieures de Roberta en avaient scandalisé plus d'une. Et les maris... Les maris se bousculaient pour lui rendre le moindre petit service. Roberta n'avait même plus besoin de se déplacer pour aller acheter son poisson ou ses crustacés; on courait les lui porter. C'en était trop.

Jeannique Mallet donna le ton à la colère des femmes. Son mari venait de lui faire une comparaison un peu douteuse au sujet d'un plat qu'elle avait mis du temps à préparer. Après avoir engueulé son mari comme du poisson pourri, elle claqua la porte. Comme si toutes les femmes de l'île avaient assisté à la chicane de Martin et Jeannique, par instinct, elles se retrouvèrent sur leur galerie. Toutes avaient une lueur de contentement au coin de l'oeil. Elles savaient que Jeannique allait lui régler son compte à cette maudite Roberta. Chaque femme, dans son cœur, ressentait un soulagement. Plus d'une fois, elles avaient rêvé de faire ce que Jeannique avait décidé.

Un vent d'ouest s'éleva du coup pour accélérer la marche de Jeannique et pour fouetter sa colère. Jeannique poussa la porte si brusquement qu'un tableau sur le mur se décrocha. Roberta arrêta du coup ses vocalises. Le soufflé au fromage s'affaissa dans le four. Sans perdre de temps, Jeannique déboula tout ce qu'elle avait sur le cœur. Tout sortit par saccades, sans aucune suite logique dans le discours. Mais Jeannique disait. Elle disait tellement qu'au bout de quelques minutes, elle était en proie à la plus belle crise de nerfs jamais vue sur l'île. Plus aucun contrôle. Roberta, surprise et atterrée dès le début, finit par reprendre pied. Elle était piquée à vif. Elle gifla Jeannique. Un lourd silence claqua la pièce. Jeannique, abasourdie, était allée trop loin. A son tour, Roberta devint la fureur incarnée. Elle en avait long à dire sur ces femmes qui n'étaient pas capables de voir au-delà de l'île. A son tour, Jeannique eut le souffle coupé. Et, à son tour, Jeannique gifla Roberta.

Les deux femmes se toisèrent, haletantes et épuisées. Elle réalisèrent le ridicule de la situation. Elles s'assirent et reprirent leur souffle calmement. Chacune parla de ce qu'elle ressentait et la conversation dura très longtemps. Au soleil couchant, toutes les femmes de l'île étaient conviées chez Roberta. Aucune ne manqua le rendez-vous. Sur la grève de l'île, les femmes se parlèrent à cœur ouvert, au milieu d'une énorme fête.

Le pêcheur de coques

La brume se dissipe pour montrer au soleil un Joseph étendu de tout son long. La mer, un peu par délicatesse, effleure doucement la barbe vieille de quelques veilles, la barbe de Joseph. C'est plutôt par respect que la mer lui entoure la tête. Le geste ressemble à celui d'une mère qui prend la tête de son enfant, croyant qu'il va revenir à la vie. La mer sait, c'est elle qui l'a ramené des fonds marins. Elle l'a déposé juste à côté de son seau de coques et de sa pelle.

Joseph ne pêchait pas les coques par métier. Joseph était un pêcheur de morue. Avant. Il y avait si longtemps maintenant. Quelquefois, lorsqu'on lui posait la question, la mémoire lui faisait mal. Jamais défaut. Il donnait peu de renseignements. Un oui, un non, pas beaucoup plus.

Sur la grève, il pêchait des coques. Joseph savait la marée comme si c'était lui qui la halait et la repoussait. Il lui arrivait souvent de pêcher à l'aube. C'était le temps où il avait le plus mal. De plus en plus maintenant, il pêchait à l'aube. Le soleil était fou, s'étirait à longueur

de ciel. Les goélands, mine de rien, arabesquaient ce même ciel. Certains d'entre eux donnaient l'impression de porter le soleil à même leur ventre. Joseph les regardait passer, comme un homme regarde défiler sa vie. Il fermait à demi les yeux comme sous l'effet d'un trop plein de soleil. Puis il regardait la mer. Lorsque celle-ci était calme, le goût lui prenait de marcher sur elle comme le Christ des jours anciens. Et il marchait. L'eau, au lieu de rester sous ses pieds, les lui chatouillait. Il éclatait de rire au contact de ses idées folles. Le soleil réprimait son bâillement, pour regarder Joseph noyer son imagination.

Certains jours, la mer crachait ses frustrations. Les moutons lui faisaient dos rond. Jamais Joseph n'aurait comparé les moutons de la mer à une horde de chevaux sauvages, violant les plaines à coups de sabots. Les seuls chevaux qu'il connaissait étaient ceux de Joseph à Emilien. Des chevaux à se faire pousser au cul, pénibles et fatigués. Un étranger, un jour, avait fait la comparaison, celle des chevaux sauvages. Joseph se rappelait, mais il ne voyait que des moutons sur la mer.

Devant la mer agitée, il ressentait une fièvre. La violence s'attachait à son cerveau et son corps répondait. Les

tempêtes au temps de la morue... Il avait eu peur souvent. Les hommes avec lui avaient eu peur. Et les femmes et les enfants sur la grève. L'osmose faisait le pont de la grève à l'équipage. Au sortir d'une tempête, Joseph n'avait plus qu'une idée, rejoindre la femme. Il la prenait dans la nuit. Il creusait son ventre au même rythme qu'il avait traversé son voyage, avec plein de peur et de violence. Il la dévastait comme une plainte lourde se fracassant sur le chalutier. Il la prenait avec un arrière-goût de mort collé au ventre. Et qui éclate. Il se savait fou. Il se savait vivant.

Maintenant, quand la mer sursautait de rage et revêtait ses voiles sombres, Joseph gémissait. Son corps tressaillait et il pleurait. Sa mémoire lui faisait mal. Il avait le goût de plonger pour se laisser meurtrir par la vague. Et il marchait dans la mer. La mer fouettait ses mollets, agrippait sa ceinture. Comme s'il avait reçu une gifle, il reculait la tête en feu, incapable d'aller plus loin, incapable d'aller au bout de lui-même.

Il reprenait la grève comme on reprend la suite d'une histoire.

Joseph pêchait les coques. A marée basse, on voyait Joseph marcher avec nonchalance. Il traînait ses pas lentement, de peur de les déranger. Ses yeux scrutaient la terre et la limite de ses paupières surveillait la mer en pointes de dentelle. Quelquefois, pour le plaisir, il prenait une poignée d'eau et laissait s'écouler la transparence.

Il pêchait à la manière d'un chalutier fendant la vague. Un peu droit, un peu courbé, chancelant par endroits, puis piquant sa pelle dans le sable. Son bras s'enfonçait après la première pelletée pour retirer, au mitan de la boue, une coque. Surprise d'avoir été découverte, elle lui pissait au visage. Il passait sa langue sur le salin accroché à la barbe vieille de la veille. Après avoir secoué sa coque dans l'eau, Joseph la laissait tomber dans son seau. Souvent, au lieu de continuer sa marche, il creusait juste à côté du trou pour sortir une autre coque qui se croyait à l'abri. Joseph prenait son temps. Il avait la marée pour lui et les coques n'avaient jamais été son gagne-pain. Il n'avait eu qu'un métier, la morue.

La morue... ça lui revenait. Les "vigneaux", au bout de sa mémoire, regorgeaient de morues à sécher. Joseph savait que c'était lui qui avait flairé le banc et amarré le bateau

de façon à cueillir la morue, comme d'autres cueillent des fleurs. Jamais il ne s'était soucié des fleurs. La femme les aimait. Une fois dans sa vie, il en avait arraché une poignée pour jeter sur sa tombe. Tout ça, c'était si loin maintenant. La femme... Ses pensées restaient vagues. Non pas qu'il l'avait oubliée. Elle était morte dans la nuit du naufrage du Cecil-Ann. Lui Joseph, André à Henri, Tom à Fred et quelques autres avaient sauté dans leur barque pour se porter au secours du Cecil-Ann. La mer les avait enjoins de retourner sur la grève. Elle avait soulevé ses vagues à la manière d'un rempart. De l'autre côté, elle réglait ses comptes avec l'équipage du Cecil-Ann. Femmes et enfants déchirés pleuraient sur le rivage. La mer refusait que les hommes retournent à leur femme, avec la violence et la peur collées au ventre.

Les hommes, comme Joseph, avaient passé la nuit à surveiller les derniers mouvements du Cecil-Ann. Même que Joseph avait cru apercevoir Jérémie à Michel faire un signe que la mer avait aussitôt effacé, comme on fait sur un tableau d'école. Ce n'était pas tant le signe de Jérémie à Michel, mais l'expression de son visage qui hantait Joseph. Quelqu'un dont il ne peut se rappeler le nom était venu le chercher pour lui annoncer la mort de sa femme. A regret, Joseph était

rentré chez lui, préoccupé par la dernière image de Jérémie à Michel sur le Cecil-Ann.

En entrant dans la chambre, Joseph avait fait un pas puis s'était arrêté. La mort avait accueilli, depuis peu, la femme couchée là sur le lit. Joseph avait été troublé par les traits de son visage. Sa femme avait la même expression que celle qu'il avait vue sur le visage de Jérémie à Michel. Quelque temps après, alors qu'il fumait au bout du quai, il s'était rappelé. Mais le mystère demeurait entier. Sans doute un signe des dieux. Plutôt celui du diable qui "dgiguait" les âmes. Même expression, pareille à la complicité. Joseph avait plissé les yeux comme si ce mouvement allait lui donner la réponse. Puis il avait, du majeur et du pouce, balancé sa cigarette dans la mer. Personne ne pouvait lui répondre. Et pourtant.

Durant des jours, il avait, à travers une succession d'images, essayé de refaire le dessin. De mémoire, il avait comparé les expressions. Sa mémoire le trahissait à la jonction du doute. Il jonglait à même les cigarettes et les tasses de thé. Joseph avait repris la mer... De temps à autre, surtout les premiers temps, Joseph gardait l'oeil sur l'eau. Pas seulement pour repérer les bancs de morues, mais pour retrouver Jérémie à Michel. Le revoir une dernière fois.

Revoir cette expression du visage, la confronter à celle de la femme. Surtout, lui voirachever le geste commencé, effacé par la mer. Rien. Joseph avait continué son métier.

Maintenant, quand il essuyait une tempête, il revenait dans une maison vide. La femme n'y était plus pour exprimer la nuit. Les contrebandiers prirent son veuvage en main et Joseph conjura sa peur dans le rhum.

Un matin de dégel, l'arthrite, tel un huissier, s'était présentée chez lui. De peine, il avait ouvert les mains et la vieillesse s'était lovée dans ses paumes. Trop vieux pour prendre la mer, il ne lui restait qu'à l'attendre à son dernier souffle, sur la grève. Joseph devint pêcheur de coques.

Une petite pension au fil des mois et les coques pour payer le rhum. Même que Joseph prend plus de rhum que de coques.

Les grandes marées. Joseph se lève, boit son thé en regardant le ciel pleurer on ne sait quel malheur. Les embruns font le ciel chagrin. Joseph n'est pas indifférent. Il écoute paresse la pluie et joue avec sa mémoire. Pour la

première fois depuis bien longtemps, sa mémoire se fait pressante. Il revoit sa première sortie en mer. Joseph aiguise, sans le savoir, une mémoire tenace. Chaque parcelle de sa vie suit le mouvement des vagues. Sa mémoire ressemble au varech. A la fois perdue et accrochée, plus accrochée que perdue. Parfois, elle frappe un récif et rebondit sur le sable dans un rire désespéré. Le souvenir de la femme lui arrive comme un ventre syncopé en mal de respiration. Joseph secoue la tête. Il ne veut pas que la femme s'interpose entre sa mémoire et le lever du jour. Il prend son thé. Il prend son temps. De gorgée en gorgée, un goût de peur s'étend sur ses mâchoires, creuse sa bouche pour descendre dans son estomac. La femme prend toute la place dans sa mémoire. Joseph marche sur son arthrite pour atteindre la bouteille de rhum qui siège en permanence, à la place de la Sainte-Anne cassée un soir d'hiver.

Joseph boit à même la bouteille. La première gorgée éclate comme un feu sauvage dans sa poitrine. La deuxième gorgée terrasse le souvenir de la femme. Les suivantes lui font une caresse qui remonte du fond des jambes et lui plaque le dos. Quand sa mémoire prend feu, la bouteille de rhum fracasse la vitre et crache un matin d'humeur maussade.

Joseph attrape seau et pelle et part d'un pas moins tranquille. Les pas de Joseph trahissent légèrement une lourdeur d'aube, malgré la pluie fine d'un reste d'automne. Le rhum l'embrouille au lieu de le porter. Joseph marche, péniblement. Il va aux coques sachant très bien que les coques, ce n'est pas son métier. Son métier c'est... Sa mémoire se complique. Joseph s'entête à retrouver un passé délavé.

Maintenant Joseph titube au bras de la femme. Il retient son cri pour réprimer l'angoisse. Jérémie à Michel est devant lui et toujours ce geste qu'il arrête. Joseph continue à marcher. La mer plus folle, plus sauvage et plus belle, vient et revient pour l'attirer dans son ventre. Sa voix se fait plus forte, plus pressante, plus haletante. Joseph médusé, à moitié fou, bave dans sa vieille barbe. Il pique sa pelle, tend le bras, soulève une poignée de vase. Au milieu, une moitié de coquillage. La femme détient certainement l'autre. Peut-être est-ce Jérémie à Michel. Joseph pique à côté. Cette fois, aucun coquillage, pas même une moitié. La pluie se plaque sur le sable et s'ingénie à creuser des petits trous comme ceux des coques. Joseph creuse comme un fou et, devant lui, Jérémie à Michel et la femme rient. Joseph rage. Il creuse la pluie et la pluie le rend fou.

Joseph est déchaîné. Il creuse la pluie pour la mettre dans le seau. La mer bouillonne, danse. Elle est heureuse. La mer sait maintenant que Joseph ne s'arrêtera plus à la ceinture.

Le malaise d'un mélèze

Les arbres avaient eu chaud. Ils venaient de traverser un été qui, au dire des anciens, avait été catastrophique. De nouveaux insectes affamés s'étaient attaqués aux arbres, avant même que la population n'ait eu le temps de réagir. A cause du manque d'eau, les jardins avaient peu produit et certains puits s'étaient asséchés. On craignait l'arrivée de l'hiver, si la pluie s'entêtait à ne pas tomber.

Et l'automne s'était pointé...

Quelques arbres, pour narguer le départ de l'été, avaient commencé à teindre leurs feuilles. Ceux près de la mer, qui avaient passé l'été à étudier chaque coucher de soleil, avaient pris discrètement les teintes qu'ils avaient le plus aimées. Et maintenant, de temps à autre, il pleuvait. Même que poussaient les champignons. Les écureuils se les arrachaient, pour aussitôt grimper dans les arbres et les manger.

L'automne respirait d'aise au milieu des immenses forêts. Le soleil était bon et les arbres fiers. La nuit, un

froid sournois leur faisait battre pavillon. Comme un pollen glissant du bout des doigts, chacun échappait de plus en plus de feuilles. Et tous se regardaient... l'oeil en coin. Pourtant, chaque année, ils vivaient la même histoire et, chaque année, ils étaient toujours aussi surpris. Un peu comme la vieille Elise qui s'attristait devant la quantité de cheveux trouvés sur son peigne.

Au début, les feuilles glissaient. Les arbres insouciants les regardaient tourner et retourner. Les feuilles flottaient entre ciel et terre puis, lasses de virevolter, elles piquaient du nez pour rouiller la terre. Les arbres préoccupés de humer le ciel ne semblaient rien remarquer. Lorsqu'un vent pressé se frayait un chemin, le sol ressemblait étrangement au peigne de la vieille Elise. Encore là, on ne bougeait pas trop. Il fallait ne pas avoir l'air de... Mais le jeu ne pouvait s'éterniser; les arbres, au moindre coup de vent, étiraient leurs bras pour emprisonner un reste de couleurs. Fallait bien se rendre à l'évidence, le rachitisme les guettait tous. Dépressifs à l'extrême, ils se résignaient. Un à un, ils laissèrent tomber leurs dernières feuilles, témoins d'une saison hâtive.

Au début, leur nudité leur parut affreuse. Ils avaient perdu l'habitude. Les arbres se toisaient par en dessous, comme absorbés par les choses de la vie. Le manège ne pouvait durer plus longtemps. Il fallait bien relever la tête... et le défi. Alors ils se regardaient. Ils s'étudiaient ouvertement pour trouver les défauts de l'autre afin d'oublier les leurs. Les trembles avaient la peau lisse et les chênes ridaient à vue d'oeil. On pouvait, et cela dès les premières gelées, savoir lesquels ne passeraient pas l'hiver. La vieillesse...

C'est à peine si le vieux Mélèze avait, au printemps, sorti ses petites aiguilles. Il était si fatigué que chaque printemps buvait maintenant ses dernières énergies. Il lui restait si peu pour s'habiller de l'été. Il vieillissait le Mélèze... D'année en année, il chancelait un peu plus. Comme un bateau ivre, il venait de plus en plus souvent heurter ses voisins. Au début, il s'était excusé d'être si maladroit, mais à la fin, il était si fatigué qu'il n'avait même plus eu la force de formuler une politesse quelconque. L'été, l'été de sécheresse lui avait été fatal.

A cause d'une abeille, le Mélèze savait qu'il ne passerait pas l'hiver.

Elle s'était arrêtée près de lui car, à ses pieds, fleurissaient de petites fleurs mielleuses comme l'aurore. En butinant, elle avait laissé échapper quelques mots. Quelques mots, c'est peu dire car, semble-t-il, elle parlait tout le temps. Et le vieux Mélèze, dans toute sa sagesse, n'avait retenu que l'essentiel. L'hiver allait être lourd et long. Entendre une pareille nouvelle, alors que l'été s'ingéniait à le faire mourir de soif, c'était suffisant pour le faire mourir debout. Il avait très peu dormi et la sécheresse avait ouvert un peu plus l'énorme plaie qui lui déchirait le ventre.

A partir de ce 24 juillet, jour où l'abeille avait butiné ironiquement près de lui, le vieux Mélèze avait secoué sa mémoire pour revivre d'anciennes saisons. Ses souvenirs s'annonçaient mal, surtout que les plus pénibles gagnaient sa gorge. Il réalisait qu'il avait de moins en moins de contrôle sur sa mémoire. "La vieillesse!", lui soufflait l'érable argenté, en voyant sa désespérance. Le Mélèze étouffait son mal en regardant son ventre cracher la fatigue. L'été... On aurait dit que l'été avait afflué à sa mémoire pour le tromper une dernière fois et lui enlever ce qui lui restait de force et de sève.

Le vieux Mélèze se rappelait les hivers meurtriers. Non! il n'en pouvait plus. Puis, par une nuit d'octobre, alors que la gelée l'avait enserré pour ne plus le lâcher, une image, aussi brûlante qu'un feu de grève, vint se lover au plus fort de sa plaie. Elise, aussi vieille que lui, un peu moins c'est vrai. Elise, à l'heure du berceau...

Cet hiver-là avait été démentiel. Inspiré par le vent, l'hiver avait fait en sorte que personne ne puisse sortir des jours durant. Des enfants étaient morts... même des femmes et des hommes... De froid. On n'arrivait plus à se réchauffer, ni même à se ravitailler. A cette époque-là, le Mélèze était très jeune. Était-ce sa jeunesse arrogante qui l'avait fait résister à cet état de siège? Chose certaine, ça lui rappelait sa jeunesse. C'était l'époque où le Mélèze pouvait regarder par la fenêtre la petite Elise au berceau. Ce souvenir si doux d'Elise petite fille lui rappelait un autre souvenir, un peu plus cruel celui-là. Oh oui, il se le rappelait trop bien...

La famille d'Elise regroupée autour d'un poêle à bois pour se réchauffer. Un poêle à bois... Tout près de ce mastodonte, des bûches... Le Mélèze avait paniqué. Des bûches! Ses frères à lui étaient là. Coupés comme les

premiers foins; bien cordés, ils attendaient leur enfer. Le Mélèze avait secoué sa révolte en tous sens. Et la révolte avait passé comme du vent. Pourtant, il avait hurlé des choses qui lui faisaient mal. Etait-il vrai qu'il fallait mettre des années à grandir pour finir comme ça, à côté d'un poêle, en attendant d'être consumé? Le Mélèze avait hurlé et hurlé, sans que personne ne lui réponde. Alors il s'était juré que lui, que lui ne finirait jamais de cette façon. Ce souvenir le hantait encore. Fallait-il grandir, fallait-il mourir...

Aujourd'hui, il n'était plus sûr de rien. Sa mémoire était fraîche, son combat incertain. Et l'hiver approchait. L'hiver approchait et il n'avait plus la force de résister. Il avait froid, très froid. Ses frères bien cordés attendaient, la chaleur les entourait. Il faisait froid et le vieux Mélèze frissonnait. Se réchauffer, se laisser aller et se réchauffer. Et puis non! Fallait surtout pas se laisser convaincre. Partir, fuir avant que le froid ne vienne tout paralyser. Partir. Le vieux Mélèze éclata d'un rire à figer la saison. Il venait de réaliser le ridicule d'une telle situation. Partir, il ne le pouvait même pas. La terre nouait ses jambes à en étouffer la racine. Et cette plaie qui lui barrait le ventre. Le Mélèze sanglotait à même la pluie. Il ne connaîtrait jamais les folles cavales des chevaux. Ses

souvenirs s'embrouillaient. Il n'avait plus que le goût de pleurer.

Souvenirs maudits... Comme à bout de sève, il essayait de garder ses paupières bien ouvertes pour affronter l'hiver. Il savait trop l'effort. Non, ne pas se laisser aller. Attendre le camion...

Oui, quelquefois, des hommes venaient qui coupaien des arbres; peut-être partaient-ils pour les lointains pays... Comment savoir! On parlait d'immenses forêts en France, forêts bien entretenuées... Est-ce qu'on coupait ici pour transplanter là-bas? Peut-être que ça se faisait... pour les jeunes! Mais lui, le Mélèze si vieux, pourrait-il survivre à une telle transplantation? C'était fou et tellement ardu. L'espoir... L'espoir d'en réchapper. Un coup de vent lui barra le ventre. Sa résistance lui fit mal et la plaie gagna du terrain. Le Mélèze eut tellement mal qu'il se prit à espérer... Il se prit à espérer que Valérien, l'homme de confiance d'Elise, lui fasse la grâce de l'achever d'un coup de hache.

Impossible. Elise ne voulait pas. Le vieux Mélèze lui rappelait trop son enfance et elle refusait qu'on l'abatte. Le Mélèze n'en pouvait plus. Pour la première fois

de sa trop longue vie, il réclamait le repos. *Elise s'obstinait. Comment pouvait-elle se résigner à vivre en l'absence du Mélèze. Ils avaient trop de choses en commun et Elise ne pouvait pas se retrouver seule. Le Mélèze était l'objet de son premier regard au réveil. Il était toujours là, à la manière d'un gardien du temps. Les réveils lui revenaient et, avec lui, les oiseaux.*

Elise entendait les oiseaux rire et taquiner le Mélèze qui lui, mine de rien, se laissait chatouiller de bonne grâce. Ne pouvant plus se retenir, le fou rire éclatant soulevait ses branches. Les oiseaux s'envolaient dans une ronde foraine, puis revenaient se percher à nouveau et le jeu se poursuivait.

Elise venait d'avoir cinq ans lorsqu'elle aperçut, pour la première fois, le geai bleu qui s'entretenait avec son Mélèze. Cadeau des dieux? Jamais elle n'avait vu aussi bel oiseau. Son cœur avait chaviré. Elise ne voyait cet oiseau qu'une ou deux fois par année, et toujours perché sur le Mélèze. Dans sa tête d'enfant, et longtemps après, elle avait cru que cet oiseau faisait un long voyage uniquement pour venir le rencontrer. Elle savait bien qu'il venait pour son ami, puisque le geai bleu ne s'était jamais posé sur un autre arbre que lui.

Cette année, le geai bleu n'était pas venu. Elise sentit son cœur se serrer. Mauvais présage, pensa-t-elle... Elise s'obstinait encore. Elle s'accrochait à l'arbre comme on s'accroche à la vie. Le Mélèze n'en pouvait plus. Il réclamait, il exigeait. Et ce Valérien qui ne faisait rien sans l'assentiment d'Elise. Mourir! criait le vieux Mélèze. Mourir! Et toujours ce refus d'Elise.

L'hiver arrivait en de longues enjambées et le Mélèze avait peur à en brailler. Non! Et il s'écrasa.

Le vieux Mélèze avait poussé un grand cri lorsque sa plaie lui avait tordu le ventre. Elise, sur son perron, était restée figée. Son enfance venait tout à coup de s'écrouler.

Quand Valérien s'était présenté avec sa hache, Elise avait arrêté son geste. Elle voulait rester seule. De sa main tremblante, elle avait effleuré le Mélèze d'une longue caresse, de celle que l'on fait à l'enfant pour le rendre à la vie. Au contact de l'arbre, elle rassembla ses saisons dans le vaste cahier de sa mémoire.

Puis, elle fit signe à Valérien.

L'amarre

Michel n'était... n'a jamais été comme les autres. Charles et moi l'avons eu sur le tard. Nous n'avions jamais eu d'enfant et à quarante-deux ans, lorsque le docteur m'a annoncé la nouvelle, je me suis sentie chavirer. Je ne m'y attendais plus, Charles encore moins. Un peu avant, mes menstruations n'étaient plus aussi régulières et j'avais des vagues de chaleur qui me terrassaient. Le docteur m'avait expliqué que c'était sans doute là mon début de ménopause. J'y croyais. Puis la nouvelle nous est arrivée. Enceinte à mon âge... c'était fou et insensé. Je n'avais jamais vu Charles aussi heureux.

Et moi... moi dans tout ça... Plus jeune, j'avais voulu des enfants. J'en avais pleuré de regarder mon ventre rester plat au fil des années. Tant de fois, j'avais accouché dans mon imagination. Ce qui m'arrivait était une malédiction du ciel. Je ne voulais pas cet enfant. Je l'ai dit à Charles et Charles ne voulait rien entendre. Le docteur avait parlé de risques et Charles avait crié plus fort. Il parlait de Dieu et de son dessein, de sa joie à lui, m'oubliant tout à fait. Je n'avais aucun recours, il me fallait vivre une grossesse à retardement.

Michel est arrivé, au bout du désespoir et des complications. Il était là, laid et agité. Je ne le voulais pas. J'avais fait ma part en traversant neuf mois de terreur et de malaises. L'enfant était là, réclamant un sein lourd et trop fatigué. Je ne pouvais le nourrir et je craignais de l'entendre pleurer. Charles s'en occupait nuit et jour.

Aujourd'hui, lorsque je regarde Michel, le fou à la barque, je sais. Je sais que tout est de notre faute. Comment agir autrement? Ca faisait vingt-trois ans que nous étions seuls Charles et moi. Vingt-trois ans à nous connaître et à apprendre nos habitudes. Nous n'avions plus de place pour la vie d'un enfant et, de cet enfant, je ne savais que faire. Les images du quotidien, tant de fois rêvé, s'en étaient allées en même temps que l'accouchement. Il était là et je n'avais pas la force de réagir.

J'avais tellement vieilli que la peur faisait partie de moi, au même titre que les kilos dont je n'arrivais plus à me débarrasser. Quant à Charles, il était devenu extrêmement méfiant et de moins en moins permissif. Nous avons élevé Michel comme un adulte, dans le silence et la lecture.

A l'âge de douze ans, Michel ne connaissait du sport que les règlements et les statistiques. Très jeune, je lui

avais montré à lire et, toutes les semaines, je l'emménais à la bibliothèque. Habitué à vivre dans le calme, il occupait ses loisirs à la lecture. Tout jeune, il n'a jamais manifesté le désir de jouer au baseball ou au hockey. Non, ce qui l'intéressait vraiment, c'était les livres.

Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas lu le livre d'Hemingway, "Le vieil homme et la mer". J'ai relu ce livre tant de fois pour y comprendre quelque chose. Aujourd'hui, j'ai démissionné. Je ne cherche plus à comprendre, j'attends la mort. Calmement. Que m'importe Michel, je sais qu'il n'y a plus rien à faire. Quant à Charles, il peut bien se retourner dans sa tombe, il n'a jamais rien compris; il n'a jamais voulu admettre le tort que nous faisions à l'enfant dans notre manière de l'éduquer.

Michel n'a jamais été comme les autres. Il n'avait pas de camarades avec qui jouer. Que de fois j'ai pleuré en le voyant revenir de l'école, ses vêtements déchirés et les yeux enflés d'avoir été battu. J'aurais donné mon âme au diable pour voir les autres se faire massacrer. Je ne pouvais rien faire et Charles ne voulait rien faire.

L'été, Michel et moi passions la journée à la plage. Pas à la plage publique, celle derrière la maison. Une fois, je l'ai emmené à la plage publique et j'ai vu à quel point on se moquait de ce garçon un peu gauche. A quoi m'aurait servi la révolte, sachant que par la suite le sarcasme des autres allait redoubler. Je suis revenue à la maison maudissant et plaignant mon fils de ne pas être capable de se défendre. Alors, nous partions tous les deux avec un livre à la main. On s'assoyait sur le rocher pour lire. Il avait toujours son Hemingway. Il était là, assis, se mouillant rarement les pieds. Même les journées de chaleur intense, Michel ne quittait jamais son tee-shirt, son short et ses gros bas. Lorsqu'il prenait un bain, on voyait les lignes de démarcation qui aujourd'hui, même en hiver, paraissent toujours.

Je revois Michel à ses douze ans, un peu avant son anniversaire. Il s'était mis dans la tête d'avoir une barque, lui qui ne demandait jamais rien. Charles n'avait pas hésité. Michel était fou de joie. Comme je me souviens de cette journée. Son père l'avait mise à l'eau et tous les deux y montèrent. Le père et le fils ensemble et moi sur la grève, leur souhaitant bon voyage à la manière des femmes sur le port. Ce soir-là, je sais que Michel aurait donné sa vie pour y coucher. Il fallait rentrer. La barque bien amarrée,

Michel avait eu du mal à s'endormir, souhaitant le jour au plus fort de la nuit.

Le lendemain, il pleuvait sur une mer houleuse et Michel pleurait de désespoir. A plusieurs reprises, il était sorti de la maison pour vérifier l'amarre. La barque résistait à la colère du temps. Lorsqu'il faisait beau, je lui préparais un goûter et il partait en mer pour la journée.

Son premier départ... Encore aujourd'hui, je me souviens de chaque détail. Comme j'étais inquiète. J'avais peur qu'un coup de vent ne l'emporte, ne le fasse chavirer et qu'il se noie. Charles lui avait ajusté une ceinture de sécurité et je lui avais préparé des sandwiches. Il avait couru dans sa chambre pour trouver le livre de Hemingway. Nous nous étions rendus sur la grève. Je serrais son bras en lui donnant mille conseils inutiles. Charles, ému et maladroit, lui avait fait signe de partir. Pour la première fois, Michel partait seul.

Michel laissa jouer sa barque doucement sur le clapotis des vagues. Au bout de trois cents pieds, la barque s'immobilisa. Charles vérifia l'amarre, elle tenait bien. Nous avions passé la journée sur la grève à regarder Michel.

Lorsqu'il avait mangé, les goélands s'étaient approchés, "comme dans le livre de Hemingway", cria-t-il. "Tout seul dans son bateau, qui pêchait au milieu du Gulf-Stream" mais ce pauvre Michel ne pêchait pas. Il avait parlé aux goélands longuement, tout en leur jetant des miettes pour qu'ils ne s'éloignent pas. Vers cinq heures, Charles lui avait crié de revenir et Michel avait regagné la grève, sans discuter.

Je me souviens encore... Il arrivait quelquefois à Michel de s'endormir dans sa barque. En fin de journée, Charles venait me rejoindre sur la grève, il tirait la corde et ramenait la barque.

Michel avait passé l'été dans sa barque au bout de la corde.

Tant d'années à toujours faire la même chose. L'hiver, Michel étudiait. Il s'était rendu jusqu'à l'université. Je ne suis pas folle, je sais très bien que Michel, malgré toutes ses lectures, n'a jamais été très brillant. Comment a-t-il réussi à décrocher un diplôme? Je ne sais pas. Il faudrait en parler à ses professeurs et je ne suis pas certaine qu'ils pourraient me répondre. De toute façon, aujourd'hui, Michel a trente-quatre ans et n'a jamais

trouvé un emploi régulier. De temps à autre, il fait des recherches pour des sociétés historiques, mais ces contrats ne sont jamais très longs. La travailleuse sociale lui a ouvert un dossier, ce qui lui permet de toucher un chèque tous les mois.

Je suis maintenant très vieille, enfin... je n'ai plus la force de le protéger. J'aimerais tellement me retrouver seule et ne plus avoir à me soucier... J'ai flanché il y a deux ans. Je n'en pouvais plus...

Je m'étais rendue sur la grève. Il était là, au bout de sa corde à réciter par cœur le livre de Hemingway. Pour la première fois, je le regardais, tel qu'il était : amarré. Mon cœur s'est ouvert. Mon fils était fou. Si je venais à mourir, que deviendrait-il ? Tant bien que mal, j'ai dénoué la corde. J'en avais plus qu'assez de le regarder, de le surveiller, comme quand il avait douze ans. Là, au beau milieu de la baie, il s'est mis à hurler et à pleurer. Je ne pouvais plus reprendre la corde; même en ayant la corde, je n'aurais pas eu la force de ramener la barque. A mon tour, j'ai paniqué. J'ai crié à Michel de ramer et d'essayer de revenir vers la grève. Il n'entendait rien et pleurait comme

un bébé. Quelqu'un a nagé jusqu'à la corde et a ramené la barque. Jamais je n'oublierai ses yeux. Il a passé la nuit à pleurer.

Lorsqu'il a repris sa chaloupe, il avait mis une double amarre.

Histoire pour réveiller Virginie

Le ciel immense baignait d'incertitude. Il faisait beau pourtant. Trop beau même. Le ciel aurait voulu se laisser aller pour flotter à même les gros nuages. Mais voilà, les nuages s'étaient sauvés. Ils avaient eu peur. Il faisait très beau et le ciel était bien malheureux.

Tout avait commencé très tôt, un peu avant que le soleil ne se lève. Une rencontre extraordinaire s'était déroulée entre le vent, la pluie et le froid. Tous les trois avaient discuté fort, même que le soleil, de peur de les déranger, avait retardé son réveil. D'ailleurs, pas plus que le ciel, il ne voulait être témoin de cette réunion qui allait, semble-t-il, changer le cours des saisons. Parce qu'on discutait fort là-haut, on discutait de la meilleure méthode pour se débarrasser de l'automne. Les trois complices avaient tour à tour lancé des idées, toutes plus méchantes les unes que les autres. Le soleil en avait frissonné d'horreur, ainsi que le ciel et... l'automne. Surtout l'automne. Il n'avait pas tardé à comprendre que l'on parlait de lui. C'était donc ça la réunion, on allait l'attaquer pour le faire déguerpir.

Le soleil ne pouvait plus retarder indéfiniment son lever, aussi esquissa-t-il quelques pas en direction de l'automne. Solidarité? Mais non, il tremblait tellement qu'il ne savait plus où rayonner. Et les nuages s'étaient sauvés... Quant à l'automne, il était assez difficile pour lui de se cacher. Il parut donc, mais l'oeil plutôt terne et la paupière lourde, comme un chat de ruelle qui rentre d'une nuit de chasse.

Virginie avait l'oeil... Les moindres changements du temps retenaient son attention. Toute la journée, elle avait regardé l'automne s'affairer. Il avait l'air de quelqu'un pressé de prendre un train ou un avion. A l'observer, Virginie se dit en elle-même qu'il pliait bagage. Mais voilà, dans sa hâte de partir, il fermait mal la valise et les feuilles s'échappaient de toutes parts. Maintenant Virginie savait, elle en avait la certitude, l'automne fuyait. En examinant les feuilles par terre, Virginie repense à l'histoire du Petit Poucet, celui qui jetait des pierres pour retrouver son chemin. Peut-être l'automne faisait-il de même, il laissait des feuilles pour revenir l'an prochain. Et Virginie pensait; elle se dit qu'en remontant l'histoire, c'est-à-dire en suivant les feuilles, elle pourrait découvrir la cachette de l'automne durant ses trois saisons d'absence.

Malheureusement le souper était prêt et Virginie avait faim. A la table, son père avait lancé quelque chose comme quoi l'hiver viendrait demain; Virginie regagna sa chambre déçue de ne pas avoir eu le temps de remonter le fil de l'histoire. Sa mère n'avait pas voulu qu'elle sorte, à cause du mauvais temps qui s'annonçait pour la nuit. Dans son lit, éclairée par une veilleuse, Virginie cala ses oreillers pour mieux réfléchir. Peut-être y avait-il un espoir... Il fallait qu'elle agisse vite, sinon elle risquait de rester dans l'ignorance toute sa vie.

Virginie ferma ses yeux pour mieux rejoindre son rêve. Maintenant, elle pouvait voir l'automne attaqué. Elle se retrouva au milieu de la tourmente.

Le vent était terrible, il poussait l'automne à coups de rafales à faire hurler les loups. La pluie et le froid le fouettaient à faire trembler la nuit. L'automne fuyait comme un mauvais cauchemar. Virginie sautillait de feuille en feuille, suivant l'automne à la trace. L'automne gardait un rythme régulier, échappant toujours des feuilles. Virginie suivait encore, sans jamais s'essouffler. Une lumière rouge l'entourait, lui donnant des énergies nouvelles

que son corps absorbait à plein pores. Virginie riait. Cascades de rires, hoquets de plaisir, la pluie la couvrait de larmes d'argent. Les sauts de Virginie étaient légers comme des bulles d'air.

L'automne se retourne, regarde Virginie. Effrayé, consterné, il bute indéniablement. Virginie profite des chutes pour réduire l'avance. Elle se rapproche, se rapproche, se rapproche et... et hop... hop là et Virginie file sur les épaules de l'automne.

Elle rit, elle rit tandis que mille couleurs fantasmagoriques font la fête autour de sa tête. L'automne la porte. Légère, folle, insensée, Virginie s'amuse à connaître l'énigme. Qui vient? La mer à l'automne ou l'automne à la mer? Qui des deux fait le pas pour courir vers l'autre? Virginie s'agrippe à l'automne pour ne pas tomber. Tourbillon impossible, Virginie chavire en plein bonheur et l'automne la désarçonne.

L'automne et la mer se toisent. Elle lui fait signe de regarder un peu plus loin. Et l'automne lève la tête et l'automne voit l'hiver. Il est là, tout près, froid et figé. Il mesure l'automne et son regard en dit long. Il est là

superbe, bordant un flanc de la mer. Il n'est pas pressé, il a tout son temps. L'automne tressaille; l'inconnu lui fait peur parce qu'il sait la mort. Il ne veut pas tomber comme ça, bêtement, comme un cheval trop vieux.

Images découpées, insistant sur un détail. L'oeil obscur de la mer, le regard translucide de l'automne déchu. La mer ouvre la bouche et invite l'automne à danser le pas ultime, le pas du passage à la mort.

L'automne ferme les yeux, reprend son souffle et relève la tête. Le voici d'une étrange et douloreuse beauté. L'arc-en-ciel a décidé de rester éveillé pour accompagner la lune. Les étoiles sont là aussi, de même qu'un soleil curieux couché sur les nuages. Tant de lumières au ciel et tant de couleurs sur l'automne. Les lumières se déplacent lentement et commencent à tourner pour indiquer le premier mouvement du pas de la mort. L'automne s'avance; ses pieds glissent jusqu'au milieu de la mer, sur l'immense scène. Il regarde le ciel allumé de tous ses feux, puis tourne la tête vers l'hiver. Il le regarde longuement jusqu'à ce que l'hiver, mal à l'aise, baisse les yeux. Une dernière fois, l'automne a l'illusion du règne, l'illusion du pouvoir. A cette minute même, il réalise la fragilité du temps et sait jusqu'au profond de lui que tout n'est qu'illusion.

Virginie, estomaquée, ne bouge plus. Fascinée par ce suicide grandiose, Virginie frémit. Que vienne cette danse.

L'automne se recueille... En levant la tête, il ondule ses rouges. Les jaunes, les verts et tous les autres esquissent les premiers mouvements de la symphonie des couleurs. La mer chuinte une musique que les vagues continuent à la manière des violoncelles. Les valses et les entrechats se croisent et se succèdent. Le pas de la mort ne tardera pas, la chorégraphie s'achève. L'automne, comme un vieil opéra, ondule un puissant mouvement qui rend mal à l'aise. Et voilà le pas, le dernier mouvement, celui par lequel l'automne a explosé dans ses couleurs. Son corps, tel un feu d'artifices, génère l'apothéose. La mer, tassant ses plis au plus profond d'elle-même, l'accueille d'un geste qui rejoint la beauté du monde. La mer est bouleversée par les feux nouveaux qui s'allument en elle. Elle se secoue, écume son plaisir et se referme en un immense miroir.

Les lumières du ciel prennent feu. La mer sourit et laisse choir un long pan de miroir.

Virginie est émue. Jamais elle n'a vu danse si belle. Elle ferme à demi les yeux pour pleurer la beauté qui s'offre à elle. De longs et doux moments glissent dans le

coeur de Virginie. Elle ne veut plus rentrer, elle veut rester là, dans les soubresauts de la nuit. Mais elle a froid, il lui faut revenir. Elle ouvre les yeux et voit le chemin de feuilles. Elle hésite... Virginie saute sur une feuille. Dès que son pied quitte la feuille, celle-ci se volatilise. Virginie se retourne et voit rire la mer encore tout à son plaisir. Elle continue encore un peu; derrière elle, le chemin se perd. Virginie sait qu'elle ne pourra plus y retourner, car bientôt ce sera son anniversaire. Elle saute, légère, son lit l'attend. De temps à autre, elle accroche un flocon de neige et il s'excuse d'être si pressé. Virginie regagne son lit chaud et moelleux. Dehors, aucune trace de feuilles, les flocons s'accumulent.

Virginie esquisse un sourire, replace ses oreillers et ferme les yeux.

A travers Julie

Tu te rappelles... Un matin tu m'avais dit que l'île de Caraquet était portée disparue. Tu m'avais, suivant ton imagination, monté un tel scénario, que quelques minutes plus tard, j'avais enfilé mes bottes de caoutchouc pour me rendre au plus vite au bord du cap. L'histoire de Julie m'était tout à coup revenue.

Je marchais, ce matin-là, dans une brume mélancolique, jusque vers la mer. La mer était là, de plus en plus grise, et Julie, de plus en plus présente. J'étais à la fois mal à l'aise et subjuguée.

Je marchais vers la mer au milieu d'un brouillard. On aurait dit la fumée d'une cheminée qui, au rythme du vent, s'effiloche parmi les arbres. Comment croire à une cheminée qui vient de la mer... La brume valsait à travers les arbres et se répandait comme un parfum suave, un peu comme l'amour qui se redécouvre.

La mer était là et mon blouson n'arrivait pas à couper le froid qui s'attaquait à mes os. J'étais transie ainsi que la mer.

Je me rappelle... La mer était plutôt pâle, un peu comme une femme frileuse qui s'enroule dans ses draps. Les arbres, au-dessus de ma tête, laissaient tomber des larmes, aussi fragiles que le chagrin d'une femme au-dessus de la couche qui la rendait heureuse. Julie, malgré son jeune âge, avait dû ressentir les mêmes émotions.

Le vent, après plusieurs jours de folle intensité, avait fini par tomber, ne sachant quelle direction prendre. On aurait dit que la nature entière, après tous ces jours de pluie, prenait une pause pour mieux savourer l'instant présent. Te dire mon retour de la côte, avant que je ne l'oublie...

J'avais pris le sentier que nous avions défriché à l'automne. Les fougères reprenaient leur place, plus nombreuses encore, se souciant peu d'effacer nos efforts. Tu te rappelles sûrement le tremble auquel j'avais accroché le sac de fruits, alors que nous défrichions ce coin de sentier... Juste là, comme je m'approchais, j'ai été saisie... J'ai entendu un froissement de branches et à ma gauche, une colonie d'oiseaux se sauvait dans les arbres les plus près. Je savais que j'étais une intruse et c'est alors que j'ai entendu la perdrix... Tu sais, celle-là même qui vient manger le trèfle dans notre jardin...

Elle a fait quelques pas, trois ou quatre, pas plus, en poussant un cri qui a tôt fait de rejoindre le mien. C'était un cri que jamais encore elle n'avait poussé; pourtant il me rejoignait. Sans m'attarder à ce coin sauvage, je savais que quelque chose d'important pour la perdrix était en voie de se produire. J'ai continué ma route pour aussitôt la voir revenir à l'endroit où je l'avais chassée. Je crois bien qu'elle venait de pondre et qu'elle protégeait sa couvée.

Je me souviens, ce jour-là... La chienne jappait à fendre l'âme comme lorsque quelqu'un vient et pourtant, personne ne venait. Les deux écureuils étaient là à s'engueuler pour un quelconque territoire. Mais quel territoire, celui des arachides? Je les distribuais sans me demander, si j'en donnais plus à l'un qu'à l'autre.

T'ai-je dit le calme de la mer couchée sous la brume, alors que j'étais au bord de la côte... La marée basse l'échait la grève, aussi assoiffée qu'un lendemain de veille. Bien sûr, ça ne paraissait pas trop, mais la voir ainsi me rappelait la petite Julie. J'étais debout sur le cap, frissonnante et un peu perdue, éprouvant un sentiment semblable à celui que Julie avait dû connaître. C'est fou, mais je croyais rejoindre son âme en regardant la mer. La

blague du matin, de me dire que l'île de Caraquet était disparue... ce n'en était plus une; la brume l'avait bouffée. De nombreuses impressions affluaient à ma mémoire. A regarder la mer, je pouvais revivre et peut-être comprendre le geste de Julie, celui que personne ne pouvait expliquer.

J'étais là à regarder la mer et c'est Julie que je voyais au travers la brume. L'enquête n'avait rien donné. On savait que Julie, cette petite fille de huit ans, avait, un peu comme Hermance, tenu de drôles de discours. Etais-ce la fièvre qui l'avait fait sortir du lit ou l'imagination des enquêteurs? Chose certaine, Julie avait provoqué sa propre fièvre en se promenant les pieds nus dans les mares glacées de l'automne.. Sans avoir connu Julie, je pouvais très bien imaginer sa dernière journée.

Depuis une quinzaine, à cause d'une mauvaise grippe, Julie était restée à la maison. Lorsque sa mère dut sortir pour faire quelques courses, Julie s'était montrée compréhensive et heureuse de se retrouver seule. Julie s'était habillée, laissant son chien garder la maison. Depuis près d'une semaine il avait plu sans arrêt, comme dans cette période-ci, pensais-je. Julie, après tous ces jours

d'inactivité, s'était rendue sur le bord de la baie. Tout au long du sentier pour se rendre à la mer, les arbres avaient laissé tomber des gouttes de fraîcheur, inondant du coup le visage heureux de Julie. En avançant dans le sentier, elle voyait l'agonie de l'automne, sans penser à sa propre agonie. Il lui semblait qu'il y avait des siècles qu'elle n'avait pas marché dans le sentier. Les feuilles pourrissaient sur le sol et les arbres cadavériques regardaient mourir le temps. Le bois n'avait jamais été aussi calme et cette paix apprivoisait peu à peu le cœur de Julie.

En arrivant à la côte, la mer finissait de s'agiter, faute de vent. Elle claquait de petites vagues et Julie croyait fermement que c'était pour elle que la mer accentuait ce mouvement. Julie avait dû être ébranlée par la largeur de la mer. Avec mes yeux d'adulte, je regardais la mer découpée par la brume et je pouvais très bien m'imaginer le choc de Julie après quinze jours de fièvre. Se pouvait-il que la mer ait rapetissé au point d'en être réduite de moitié... Devant elle il y avait un mur. Sans doute que la brume, dans un élan de colère, avait assiégié la mer et coupé la moitié de la Baie des Chaleurs comme un vulgaire gâteau. Peut-être était-ce le ciel qui, fatigué d'être dans les hauteurs, s'était tout simplement laissé tomber. Chose certaine, Maisonnette avait

disparu comme par enchantement et il ne restait plus qu'un mur sombre. Les petites maisons d'en face que Julie s'amusait à compter n'étaient plus là...

A droite, l'île de Caraquet, la belle, la sauvage, la mystérieuse, l'étrange, celle-là même sur laquelle Julie rêvait de débarquer. L'île de Caraquet s'était volatilisée. Julie était au comble du désespoir, au bord de la folie et surtout, au bord du cap. Elle devait croire fermement que sa maladie avait tué le paysage rassurant de son enfance. Elle ne voyait plus qu'un mur gris ayant amputé la mer... Un peu comme Jean-François n'ayant plus qu'une jambe. Julie ne savait peut-être pas la révolte, mais combien elle devait la vivre.

Moi aussi, je regardais la mer et, au souvenir de Julie, je la voyais amputée par la brume. Un moment de désespoir s'infiltrait en moi et, n'eût été la barque verte de Gaëtan Roy, peut-être me serais-je laissée aller.

Le petit bateau de Gaëtan, le pêcheur d'huîtres, faisait la gueule sur une mer trop calme. Ce bateau, si vert au matin de grand soleil, était amarré aux confins du grand brouillard. Julie l'avait aperçu. De temps à autre, il glissait de l'autre côté du mur et disparaissait comme

Maisonnette et l'île de Caraquet. Julie le regardait faire ses tours de magie et son âme était ébranlée. C'est sans doute en regardant le bateau de Gaëtan qu'une idée folle a germé dans le cœur de Julie. Elle voulut connaître le monde, de l'autre côté du grand brouillard.

Elle descendit le grand escalier pour retrouver la froide dentelle de la mer. Poussée par une force qu'elle devait ressentir profondément, Julie avait marché sur la Baie pour traverser le mur.

Le soir même, on avait retrouvé son corps et personne n'avait compris son sourire qui traînait sur la grève. Moi non plus d'ailleurs, et pourtant... Pourtant, à regarder brume et mer, je me doutais bien; comment rester indifférente à la réalité... Alors que la brume se lovait sur la mer, j'avais moi aussi un irrésistible besoin de m'étendre ou de marcher vers ce lieu de paix.

Tu te rappelles ce matin-là, alors que tu me disais que l'île de Caraquet avait disparu... Moi aussi, comme Julie, j'ai eu le goût de marcher à travers la brume et pourquoi pas, de marcher à travers le temps.

Complicité

Octobre. Eléonore touche son ventre. Ses hanches s'écartent à vouloir habiter chaque centimètre de peau. Bientôt, son ventre réclamera un espace encore jamais imaginé. Eléonore touche à nouveau son ventre et chuchote. Elle fait ainsi depuis deux semaines. Dehors, les arbres chavirent aux caresses du soleil. Eléonore est seule dans sa maison. Eléonore est seule, tandis qu'un enfant pousse dans son ventre. Rien ne paraît encore et Eléonore dessine un sourire dans sa fenêtre. Le temps est froid, la mer frissonne. Les rayons du soleil se font sensuels à travers les carreaux. Eléonore aimeraît s'étendre sur la plage et laisser le soleil tisser l'amour sur son ventre. Elle attend une fille. Son ventre sait, il lui chante la nouvelle et elle le dit à la mer. Ensemble, elles feront une fille aux yeux semblables à la baie, lorsque le soleil s'y amuse. Eléonore tambourine sur la fenêtre et montre son ventre au soleil. La fenêtre lui diffuse une douce chaleur et Eléonore compose une berceuse pour la fille aimée.

Novembre traîne des lambeaux d'automne. Eléonore laisse ses mains caresser la rondeur de son ventre. L'attente sera longue, Eléonore a tout son temps. Elle fait de longues

Marches qui la ramènent inévitablement vers la mer. Eléonore chuchote à sa fille et à la mer. Les nuages se recueillent et le vent tourne tout près, voulant saisir les murmures d'une femme noyée dans une grossesse douteuse. Alors le vent se rappelle... Le vent se rappelle la nuit de la fin juillet, alors qu'au plus fort de la lutte, Eléonore perdait l'innocence et l'illusion. Eléonore, la toujours insoumise, demande à la mer des musiques pour bercer sa fille-fleur. La mer se ramasse et divague des airs vieillots, ceux que l'on chantait naguère à la petite Eléonore.

Aujourd'hui, c'est encore l'automne. Eléonore, comme un oiseau en cage, s'agit. Ses aquarelles diaphanes reflètent des couleurs d'angoisse. Eléonore a peur et touche son ventre, comme si ce geste mille fois répété allait la calmer. Eléonore tourne en rond, alors que le soir entoure sa maison. Elle regarde à la fenêtre et elle ne voit rien. Elle sent, elle redoute et elle tremble. Son cœur se déchaîne. Il bondit à vouloir réveiller la fille-fleur qui repose dans son ventre. Eléonore appréhende le danger. Sa tête brûle en idées folles. Elle conjure les dieux et la porte s'ouvre. Jean-Eudes est là. Ses yeux traduisent la folie et le désir. Eléonore tremble, l'homme s'en moque. Il lui saisit le ventre en gestes de conquérant. Eléonore reprend la lutte

et la peur de briser l'enfant ralentit ses mouvements. Jean-Eudes sait trop la frayeur d'Eléonore et la prend dans un orage de violence et de mépris. Il n'attend ni ne veut rien de cette femme, sinon cette rage à l'humilier. Il repart après l'avoir marquée une fois de plus d'une haine à vouloir crever.

Eléonore frôle son ventre et tente de calmer sa fille. Son corps pleure alors que la nuit éperdue accueille les premiers frimas de décembre. Eléonore s'étend dans la baignoire et laisse les algues laver les bavures de Jean-Eudes. Elle implore la mort plutôt que la dépossession. La fille-fleur se retourne dans le ventre comme pour enserrer sa mère. Louve blessée au plus profond de sa chair, Eléonore pleure et se laisse bercer par l'eau. Sa fille est là, plus rien ne peut lui arriver.

Au matin de décembre, encore meurtrie par la venue de Jean-Eudes, Eléonore se rend sur la grève. A travers le brouillard, elle raconte, en phrases hachées par la colère, lutte et haine. Surtout, surtout elle dit le mépris des autres parce qu'elle n'appartient à personne. Eléonore demande, elle supplie la mer de ramasser Jean-Eudes pour ne plus jamais qu'il revienne faire la haine. Mais la mer

est triste. La mer grisonne peu à peu, elle a froid. Elle a froid à ses vagues et, à son tour, elle raconte à Eléonore la prison qui l'attend. Les éperlans, pas plus tard que dans la nuit où Eléonore luttait, se sont approchés pour dire à la mer la distance des glaces. La mer a peur et continue de se raidir à la nouvelle. Non, elle ne connaîtra pas qu'une nuit à crever d'impuissance, mais des mois. Eléonore, troublée, oublie sa peine pour noircir l'hiver, source des maux de la mer.

Et l'hiver de janvier, comme un géant fatigué, s'est laissé choir sur la mer, la figeant au milieu d'un cri.

Au fil de janvier, Eléonore berce son ventre. Elle veut tricoter à sa fille-fleur une douillette qui la gardera au chaud. Eléonore n'a pas appris le tricot et ses mailles ne courent qu'à l'endroit. Eléonore pose souvent son tricot pour caresser son ventre qui prend beaucoup d'espace. Son ventre prend la grandeur de son corps. L'enfant bouge et Eléonore a l'impression d'entendre et de vivre un ressac. Elle se laisse ballotter de marée basse à marée haute, avec l'impression d'habiter le milieu de son corps. Il est des jours où sa fille-ballon déferle comme de grandes marées et Eléonore pleine jouissance s'abandonne aux caprices de l'enfant rieur.

Trop souvent hélas, Eléonore pense à la mer emprisonnée et son plaisir s'épuise avant d'en atteindre le paroxysme. Eléonore, un peu gênée, recompose la tendresse avec des joues un peu plus roses.

Quelquefois, il arrive à Eléonore de marcher sur la baie. Là où les hommes ont cassé la glace pour piéger l'éperlan, Eléonore s'accroupit pour parler à la mer. Elle lui raconte sa grossesse heureuse. Son seul nuage, Jean-Eudes. Il vient de temps à autre pour lui rappeler ses droits, car elle porte son fils. Il vient surtout lorsqu'il a bu. L'hiver, comme le travail est rare pour un pêcheur, Jean-Eudes boit souvent. Il lui répète toujours qu'après l'accouchement, lui, Jean-Eudes, viendra chercher son bien. Eléonore se dit qu'un viol n'est pas la garantie d'un bien, encore moins d'un droit. Eléonore sait tout cela; elle sait surtout qu'elle n'appartient à personne, encore moins à Jean-Eudes. Eléonore s'inquiète un peu et sa fille-fleur, d'un simple mouvement, souffle le nuage. A son tour, la mer la rassure et lui dit de ne pas s'inquiéter; au printemps, elle s'occupera de Jean-Eudes. Eléonore repart heureuse et revient se réchauffer dans la douceur de sa grossesse.

Février la paralyse. La neige paralyse le pays. Eléonore, un peu maladroite de son ventre, devient craintive

quand la neige s'habille de glace. Elle fait quelques marches dehors, pour apprendre à sa fille la neige et le froid.

Mars lui fait faire des aquarelles où neige et femmes se confondent. La couverture glisse sur le plancher, invitant la fille-fleur à naître immédiatement. Eléonore apprend à lire à haute voix. La douceur de la voix est importante et Eléonore module des mélodies à faire rêver sa fille. Elle allonge un peu ses berceuses pour que sa fille les apprenne à partir du ventre. Ventre. Cette caresse toujours plus longue et toujours plus douce, qui s'étire sur un ventre qui n'en finit plus de prendre de l'espace. Eléonore heureuse. Eléonore qui ne se lasse jamais de murmurer de longues histoires à sa fille. Elle tait délibérément celles des princes et des princesses pour nommer un monde de tendresse et d'amour, loin de la bêtise humaine.

Jean-Eudes ne vient plus prendre Eléonore. Il n'ose plus l'humilier physiquement. Il fait relâche à cause du gros ventre. Jean-Eudes a peur du mystère et craint d'être dévoré par ce ventre énorme mais combien doux. Il se tient près de la porte à dire des mots qui blessent, des mots qui menacent. Eléonore est toujours bouleversée par ses visites sporadiques, même si elle sait que le printemps est proche. La mer lui a

fait une promesse et Eléonore se laisse bercer par le doux temps de la maternité.

Les reins ont mal, le ventre est lourd. Avril force Eléonore à surveiller la baie. La délivrance est proche et le travail plus pressant. Les glaces ont l'échine dure. Eléonore commence à comprendre les glaces en écoutant sa fille. Les glaces s'accrochent à la mer et sa fille s'accroche à son ventre. Eléonore sent son corps vibrer à une longue caresse, alors que le travail se fait. Elle ressent un immense plaisir grandir en elle; elle s'accroche à ce plaisir démesuré jusqu'à vouloir le ressentir plus longtemps encore. Elle se laisse envahir et lutte pour ne pas exploser. Eléonore ne veut plus laisser sa fille connaître le monde nouveau qu'elle nommait. Elle en arrive à penser que ce monde nouveau n'existe qu'en elle et qu'aucun enfant ne devrait... Non! Dehors il y a... Dehors il y a la violence, dehors... Eléonore s'accroche à sa fille comme sa fille s'accroche à elle. Un plaisir innommé la traverse. Du coin de l'oeil, Eléonore, toute à son ventre, surveille la mer. Un combat s'engage sur la baie. Eléonore a chaud, la mer sue par-dessus les glaces. Eléonore gronde, la mer hurle. Eléonore cambre les reins, la mer ouvre ses vagues. Eléonore respire mal. Eléonore halète et perd son rythme régulier. Eléonore a de

plus en plus mal à respirer. La sueur lui voile les yeux à en perdre la mer. Et la mer, toute à son plaisir, rejoint Eléonore et reprend le souffle et l'insuffle à Eléonore. Mère et mer prennent une même respiration, reprennent un même rythme. La mer se déchire et le ventre s'ouvre. Les glaces se brisent, se soulèvent et la fille-fleur pousse un premier cri.

Au même moment, Jean-Eudes à moitié ivre n'a pas vu venir la glace et la mer l'a happé.

Le soleil décrit des arabesques sur la mer.
Eléonore a enroulé sa fille dans l'immense couverture tricotée à l'endroit. Radieuse, Eléonore marche vers la mer.

DEUXIEME PARTIE

L'ANALYSE DES IMAGES SYMBOLIQUES

Premier mouvement

L'AGGRESSION

La mer agressée

Ce soir, j'ai pris le sentier qui mène à la mer. Elle était là, sage, attendant je ne sais quoi... Elle aussi, je crois, admirait un coucher de soleil un peu discret. Je regardais la mer un peu frileuse sous les rayons presque éteints, une mer figée par l'attente. Plus je la regardais, plus je repensais aux paroles de Bachelard :

"D'abord, dans sa violence, l'eau prend une colère spécifique ou autrement dit, l'eau reçoit facilement tous les caractères physiologiques d'un type de colère. Cette colère, l'homme se vante assez rapidement de la mater. Aussi l'eau violente est bientôt l'eau qu'on violente. Un duel de méchanceté commence entre l'homme et les flots. L'eau prend une rancune, elle change de sexe. En devenant méchante, elle devient masculine."⁽¹⁾

Cet extrait me laisse perplexe. On parle d'un duel de méchanceté entre l'homme et la mer, puis d'un changement soudain du sexe de la mer. "En devenant méchante, elle devient masculine". La colère ne serait pas une réaction ni même un sentiment de femme, mais plutôt une réaction d'homme. Je regardais la mer en ce soir d'automne, porteuse de tous les qualificatifs réservés aux femmes: calme, légère, douce, soumise, discrète et surtout très attirante. La mer était

(1) Gaston Bachelard, L'eau et les rêves, p. 21

donc, ce soir-là, le parfait symbole traditionnel de la féminité c'est-à-dire, le symbole de la femme parfaite, modelée par la tradition. Comme elle le perd vite ce symbole lorsqu'elle se "fâche".

Curieuse, cette façon d'attribuer aux sexes des caractéristiques bien définies, pour ensuite se retrouver en plein paradoxe, dès qu'une attitude se présente dans l'un au lieu de se présenter dans l'autre. Il en est de même pour la femme; elle suscite des doutes dès qu'elle se met en colère. On dira d'elle, un peu dans la même foulée que Bachelard, qu'elle est fantasque ou encore masculine. La mer comme la femme n'échappe pas aux règles de la société.

Dans le premier texte, Entre l'automne et l'hiver, la mer, au lieu d'être agressive comme nous le verrons un peu plus loin, se trouve agressée par le vent. Nous la retrouvons sous les traits d'une femme battue:

"Il courut vers elle, la souleva à pleines mains pour aussitôt la laisser choir comme une vieille femme aveugle. Il la prit à la gorge et la projeta avec violence sur les rochers. La mer, étourdie, s'écrasa sur la plage, s'agrippa désespérément aux grains de sable rencontrés... mais ses doigts écorchés ne retinrent que le vide."(2)

(2) *Entre l'automne et l'hiver*, p.5

Cette mer battue emprunte les traits d'une vieille femme aveugle, ce qui accentue l'inégalité du combat. Le vent est l'élément perturbateur, celui qui, chaque fois, vient brouiller les cartes. Le vent porte en lui la violence; par surcroît il devient la cause de tous les maux de la mer. Le climat de violence que le vent a maintenu tout au long du conte prend des proportions nouvelles lorsque: "l'éclair fendit le ciel" (p.4). A ce moment, le vent va suspendre son mouvement et c'est en regardant la déchirure du ciel qu'il apercevra la mer. Cette déchirure qu'il entrevoit le porte naturellement à la mer, comme si les deux allaient de pair. La mer a peur, parce qu'elle sait la violence pour l'avoir vécue auparavant:

"Repliée sur elle-même, la peur lui dessinait une écume blanche sur le dos. Le vent la regardait si intensément qu'elle se mit à tourner en tous sens, comme une folle."(3)

La mer n'est pas violente, du moins ce n'est pas elle qui suscite la violence, mais le vent; c'est lui qui la force à s'agiter. Avant sa venue, la mer était calme; elle en était aux confidences. Mais voici que le vent décide de lui

(3) Ibid., p. 4

régler son compte au même titre qu'il a réglé celui des arbres.

"En arrivant à la côte, la mer finissait de s'agiter faute de vent." (4)

Elle ne s'agitera en effet, bien malgré elle, que sous l'emprise du vent. Dans ce premier conte, la mer n'a aucun répit, puisque le vent s'acharne contre elle comme un enragé :

"Le vent, sans la laisser souffler, la ramena en arrière, lui souleva le corps et la propulsa plus loin. Elle mordit caps et récifs, brisée dans tout son corps. Gémissant et se tordant de douleur, elle râlait de désespoir à pleine bouche." (5)

Un deuxième élément, l'hiver, viendra lui aussi violenter la mer. L'hiver a souvent été perçu comme la saison qui paralyse, la saison qui emprisonne, celle qui laisse dormir. La mer n'aime pas l'hiver et elle lui résiste tant bien que mal. Pourtant, une fois, elle va l'implorer, elle va souhaiter que la glace la soustraine à la colère du vent :

(4) *A travers Julie*. p.73

(5) *Entre l'automne et l'hiver*, p. 5

"Apeurée, elle priait l'hiver de la recouvrir d'un drap de glace pour calmer sa fièvre."(6)

La mer n'aime pas l'hiver, puisqu'elle n'aime pas être assujettie. Pour elle, l'hiver la rend impuissante, la ferme au temps:

"La mer a peur et continue de se raidir à la nouvelle. Non, elle ne connaîtra pas qu'une nuit à crever d'impuissance, mais des mois."(7)

Ces mois d'impuissance dont elle parle la coupent du reste du monde. Le drap de glace qui la recouvre, l'enferme dans une prison blanche, la forçant à vivre une période de gestation. Mais avant, elle doit subir les affres que lui impose les mois de l'hiver:

"Et l'hiver de janvier, comme un géant fatigué, s'est laissé choir sur la mer, la figeant au milieu d'un cri."(8)

Rien encore ne se fait dans la douceur. La mer, en plus de se plier au vent, doit également se plier aux caprices de l'hiver. Elle devra donc, au même titre que les femmes,

(6) *Ibid.*, p. 4

(7) *Complicité*, p. 79

(8) *Ibid.*, p. 79

vivre dans son ventre, repliée sur elle-même en attendant la délivrance. Cette délivrance s'effectue au printemps; l'hiver n'est pas facile à traverser et la mer en porte les séquelles.

"La mer éclopée avait réussi à briser un reste d'hiver qui la retenait."(9)

Le printemps participera à la délivrance, mais c'est la mer elle-même qui devra faire l'effort de s'en sortir. Ces longs mois de gestation alimenteront sa colère; nous pourrons mieux la cerner lorsque viendra le temps de parler de la mer aggressive.

L'hiver la paralyse et l'étouffe, le vent la bat et la brise. Mais la mer, au milieu de toute cette violence, comment est-elle, comment arrive-t-elle à réagir?

La mer est une victime que l'on accuse, au même titre qu'une femme abusée. On l'accuse d'être la cause de nombreux naufrages et on va jusqu'à la maudire lorsqu'on retrouve un marin noyé, le lendemain d'une tempête. On la juge avare ou dénaturée sous prétexte qu'elle cache dans son ventre des bancs de poissons que les pêcheurs ont du mal à

(9) *Hermance ou l'île de la tendresse*, p. 19

trouver. On la dit cruelle, sauvage, brutale et combien féroce. La mer sait. La mer n'oublie rien aussi, elle se rappelle :

"La mer avait mémoire longue et savait que toutes les accusations dont elle était victime étaient injustes... Elle en avait tant et tant de procès sur le dos que, certaines nuits, elle poussait de longues plaintes et de profonds soupirs."(10)

Oh oui, la mer sait ce que l'on pense et ce que l'on dit d'elle. Mise au banc des accusés, on ne lui demande pas son avis ni sa version des faits; et même si on le lui demandait,

"On ne la comprenait pas et à peine pouvait-on l'entendre."(11)

Il est évident que ces accusations la blessent. La mer a mal. Il faut alors l'écouter, surtout la nuit. Sa plainte nous arrive toujours plus feutrée, comme si elle était gênée d'avoir mal. Elle ne fait que murmurer en s'excusant presque de devoir montrer le mal qui la creuse. Un peu comme devant la douleur d'une femme, on se sent gauche, mal à l'aise; sans lui tourner le dos tout à fait, on parle du temps

(10) Entre l'automne et l'hiver, p. 4

(11) Ibid., p. 4

et on se dit que, malgré tout, la mer est belle mais qu'il faut partir. Que dire devant la douleur, devant une mer en chagrin :

"On aurait dit la mer qui pleurait en serrant une vague contre elle." (12)

On se tait.

Toujours accusée, sans jamais pouvoir se faire entendre, ne serait-ce que pour rétablir la vérité, la mer devient frustrée; en outre le vent ou l'hiver la forcent à réagir... Et la mer nous apparaît violente.

(12) *Après l'exil*, p. 30

La mer aggressive

L'hiver. Dehors il fait froid. On entend le vent qui siffle comme un animal étrange, comme un animal qui rôde, à l'affût d'une proie. Toujours ce vent qui ne cesse de se manifester, qui n'arrête jamais de courir pour mieux frapper. On peut l'entendre par toute la maison. Il est dehors; il guette:

"Cet hiver-là avait été démentiel. Inspiré par le vent, l'hiver avait fait en sorte que personne ne puisse sortir des jours durant. Des enfants étaient morts... même des femmes et des hommes... De froid."(13)

Stimulé par le froid, le vent devient plus cinglant et encore plus barbare. Il peut jouer avec la neige et créer, en quelques heures, des tempêtes à paralyser tout un pays. Le vent et le froid ont étendu des glaces; et les glaces ont emprisonné les ruisseaux, les rivières et les lacs. Et la mer... Elle non plus ne peut échapper au phénomène. Enfin, pas tout à fait. La baie est gelée. La glace s'est couchée sur la mer et celle-ci ne peut faire aucun mouvement de surface. Pour mieux maintenir son emprise, la glace se solidifie à un point tel que les gens peuvent traverser la

(13) *Le malaise d'un mélèze*, p.49

baie en voiture pour se rendre dans les îles. La glace est tenace; elle trace elle-même la route. On se dit alors que la mer peut dormir en paix, les glaces la protègent du vent. Comment peut-elle dormir en toute quiétude alors que son âme n'est même pas gelée? Elle continue à vivre et les hommes continuent à la fouiller pour prendre des éperlans ou encore des moules. La mer est immense et, par delà la baie, l'hiver, malgré sa force, n'arrive pas à l'emprisonner tout à fait. La baie est complètement paralysée mais, plus au large, on peut voir l'insoumise qui refuse de se laisser recouvrir complètement :

"Cependant la lisière gelée de la mer entre la ceinture de banquises et la rive se déchirait ici et là et laissait voir des étendues bleues, des saignées en termes de pêcheurs."⁽¹⁴⁾

La mer n'accueille pas l'hiver à la manière d'une femme amoureuse. Elle aura réclamé les glaces pour la soustraire au vent, alors qu'elle vivait en pleine désespérance. Quand on subit la colère de quelqu'un, on peut dire n'importe quoi pour que s'arrête la violence; on peut même en arriver à souhaiter la prison. Et la mer considère l'hiver comme tel :

(14) Savoie, Francis, L'Ile de Lamèque, p. 73

"La mer grisonne peu à peu, elle a froid. Elle a froid à ses vagues et, à son tour, elle raconte à Eléonore la prison qui l'attend."(15)

A force de vivre pendant des mois prisonnière des glaces, la mer n'aura plus qu'une idée, retrouver sa liberté. Pour ce faire, elle va se ramasser sur elle-même, concentrer tous ses efforts en vue de se débarrasser des glaces qui l'empêchent de respirer. Elle aura passé l'hiver à souffrir; ce n'est qu'au printemps qu'elle trouvera la force de se libérer du joug qui la retenait:

"Un jour, au printemps... oui, c'était bien le printemps. La mer éclopée avait réussi à briser un reste d'hiver qui la retenait. Sous ses éclats acier, de rage contenue, elle soulevait une carapace qui l'étouffait. Elle grondait, se secouait et les glaces se brisaient."(16)

Dans ce conte, Hermance ou l'île de la tendresse, ce sera le ciel qui, dans un élan naturel, s'assombrira comme pour aider la mer à se libérer, tandis que dans Complicité, la libération se fera en même temps que l'accouchement d'Eléonore.

"La délivrance est proche et le travail plus pressant. Les glaces ont l'échine dure. Eléonore commence à comprendre les glaces en écoutant sa fille. Les glaces s'accrochent à la mer et sa fille s'accroche à son ventre."(17)

(15) *Complicité*, p. 79

(16) *Hermance ou l'île de la tendresse*, p. 19

(17) *Complicité*, p. 82

Alors, on dit la mer agressive lorsqu'arrive le printemps et que la mer veut un peu mieux respirer. On va l'entendre gronder et on va la voir briser ses glaces comme une révolte trop longtemps contenue. Dans les premiers jours de printemps, elle aura du mal parce qu'elle est déchirée par la glace. Mais il faut se trouver sur la grève les jours de printemps alors que la mer, toute en "saignées", ne porte que des lambéaux blancs, témoins de la cuisante blessure de l'hiver. Il faut se retrouver sur la grève pour redécouvrir son odeur plus forte et plus saline, odeur qui nous enflamme et nous parcourt. Il faut regarder les pêcheurs excités à l'idée de pêcher le homard, de prendre enfin la mer. Prendre enfin la mer. Le mot est lâché. La mer se libère de ses glaces et les pêcheurs pensent à la dominer. Aggressive... Comment ne pas le devenir avec un vent qui la surveille sans cesse. Les marins ont peur de la mer parce qu'ils craignent le vent. La mer aussi a peur et, lorsque l'affolement la gagne, elle fait des gestes brusques et ne tarde pas à se mettre en colère:

"...quand la mer sursautait de colère et revêtait ses voiles sombres."(18)

Elle enrage. Elle enrage, car des marins comme Joseph, elle en a vu défiler des milliers. Elle sait leur

(18) *Le pêcheur de coques*, p. 37

réaction, elle sait surtout leur peur et leur arrogance lorsqu'ils se retrouvent en pleine mer malmenée:

"Devant la mer agitée, il ressentait une fièvre. La violence s'attachait à son cerveau et son corps répondait."(19)

Les pêcheurs sont témoins. Ils regardent le vent devenir fou de rage; ils sont impuissants à mettre un terme à cette violence qu'il leur est donné de voir. Eux aussi, ils ont peur à en mourir. Après ce terrifiant spectacle, ils rentrent au logis, ramenant avec eux, inconsciemment peut-être, cette même violence.

Mais la mer en a assez. Elle est bien informée et elle sait très bien que, ce qu'elle vient de subir, d'autres le subiront aussi. La mer en a plus qu'assez et il lui arrive, elle aussi, d'avoir un goût de vengeance au creux de la vague. D'être sans cesse la proie du vent, d'être une victime que l'on accuse sans lui laisser la chance de dire ou de se défendre. La mer enrage. Elle ravale toujours un peu plus, jusqu'à vouloir cracher ses frustrations, jusqu'à vouloir laisser s'échapper enfin cette colère trop longtemps retenue:

"La mer les avait enjoins de retourner sur la grève. Elle avait soulevé ses vagues à la manière d'un rempart. De l'autre côté,

(19) Ibid., p. 36

elle réglait ses comptes avec l'équipage du Cecil-Ann. (...) La mer refusait que les hommes retournent à leur femme, avec la violence et la peur collées au ventre."(20)

A son tour, la mer fera payer la violence dont elle-même ainsi que les femmes de la côte sont victimes. Et la mer va se calmer, fatiguée, épuisée par la rage qui la fait sortir de ses gonds. Elle s'écrase sur la grève pour lécher ses blessures, car le combat l'a meurtrie. Elle murmure d'avoir mal et pleure déjà de ce que l'on dira. Des femmes viendront ainsi que des hommes pour pleurer le naufrage et la mer avec eux compatira au malheur.

Peut-être gardera-t-elle les corps pour mieux se souvenir; peut-être aussi les déposera-t-elle doucement sur le rivage. Comment savoir. Certaines femmes pourront dire ces choses après en avoir longuement parlé. Les femmes pourront se le dire, car il existe une certaine complicité entre elles et la mer. Cette complicité est à peine nommée parce que trop fragile et trop nouvelle encore.

Le deuxième mouvement tentera de cerner la relation que les femmes entretiennent entre elles et enfin, cette complicité qu'elles vivent avec la mer.

(20) Ibid., p. 39

Deuxième mouvement

LA COMPLICITE

Les femmes entre elles.

Existe-t-il une complicité entre les femmes? Cette question suscite de nombreuses images qui me rendent mal à l'aise. Sans faire une analyse sociologique des faits, voilà que j'ai de la difficulté à démêler le tricot de mon éducation.

Les femmes savent-elles vraiment ce que la complicité veut dire? Toute notre éducation contenait cette notion de compétition entre femme, pendant que les hommes se vantaient de vivre dans la connivence depuis des siècles. On a appris longtemps aux femmes à se méfier des autres femmes, car elles deviendraient tôt ou tard, des compétitrices sérieuses dans la course à l'amant ou au mari:

"Avant treize ou quatorze ans, elles sont plus ou moins libres de se comporter comme elles l'entendent. Mais avec la puberté, le piège commence à se refermer. Un comportement nouveau et spécifique est désormais attendu d'elles. Subtilement (et souvent pas si subtilement), la fille sera récompensée pour ses "succès" auprès des garçons."(21)

Dans le conte, Après l'exil, Roberta devient, pour les femmes de l'île, une compétitrice du fait qu'elle attire

(21) Dowling, Colette, Le complexe de Cendrillon, p. 137

les hommes et que ceux-ci se bousculent pour lui rendre le moindre service. Les femmes en arrivent à se sentir menacées:

"Les femmes de l'île, quant à elles, n'avaient plus le cœur à la fête. Elles commençaient à détester Roberta qui prenait trop de place dans le cœur des hommes."(22)

Leur univers est chambardé. Ces femmes qui passent leur journée au même rythme que la mer à trottiner du déjeuner au dîner, tandis que la mer polit la grève. Ces femmes de l'île qui s'arrêtent rarement dans la journée, sauf de temps à autre pour regarder au large les goélettes revenir. Voilà que cette Roberta, devenue une étrangère, vient briser le rythme des insulaires. Les goélettes apparaissent plus tôt, le soir se fait toujours plus invitant. Les femmes deviennent nerveuses et ne prennent plus rien à la légère. Une simple remarque deviendra le prétexte tout désigné pour laisser s'échapper leur colère:

"Comme si toutes les femmes de l'île avaient assisté à la chicane de Martin et Jeannique, par instinct, elles se retrouvèrent sur leur galerie. Toutes avaient une lueur de contentement au coin de l'oeil. Elles savaient que Jeannique allait lui régler son compte à cette maudite Roberta. Chaque femme, dans son cœur, ressentait un soulagement."(23)

(22) Après l'exil, p. 32

(23) Ibid., p. 33

Toutes les femmes ont un compte à régler avec Roberta; aussi deviennent-elles complices de la démarche de Jeannique. Elles vont s'engueuler et finiront pas se gifler. Ici, ce sont les gifles qui viendront briser le rythme de l'action. Cet élément de violence ne peut aller plus loin. Comme si toutes les frustrations venaient de claquer le mur, les femmes se rendent compte du ridicule de la situation. Les rapports de force ne mènent nulle part, aussi décident-elles de s'asseoir et de régler la situation en discutant. La communication s'établit lorsqu'elles vont dire ce que chacune ressent. De plus, cette première communication se doit d'être partagée et toutes les femmes de l'île sont invitées à venir prendre part à cet échange:

"Au soleil couchant, toutes les femmes de l'île étaient conviées chez Roberta. Aucune ne manqua le rendez-vous. Sur la grève de l'île, les femmes se parlèrent à cœur ouvert, au milieu d'une énorme fête."(24)

Roberta et Jeannique ressentent le besoin de parler et ce même besoin déferle sur toutes les femmes de l'île. Cette complicité qui va les unir est très saine et très libératrice. La parole est précieuse pour chaque femme et c'est au milieu d'une énorme fête qu'elles veulent la faire

(24) Ibid., p. 34

naître. L'élément de la fête vient clore le conte, car il démontre bien les retrouvailles des femmes et leur naissance à la vie.

Dans La corde à linge, nous retrouvons deux femmes très différentes l'une de l'autre; pourtant, ce même problème de la communication y est présent. Marie-Rose exerce son métier de ménagère dans la plus pure tradition. Il n'y a aucune place pour la fantaisie, tout est centré sur la maison. Très jeune elle a appris son rôle de servante et de gardienne des valeurs et elle ne cesse de le mettre en pratique depuis ce temps. Marie-Rose aurait vécu et pensé encore longtemps de cette façon, n'eût été de la venue d'Evelyne et de ses jumelles.

Evelyne est mère célibataire, écologiste sur les bords et débordante de vie et de bonheur. Elle a tôt fait d'oublier son manuel de la parfaite ménagère. Il est vrai qu'elles évoluent dans des contextes différents. L'une vit son quotidien près de la mer, tandis que l'autre s'y trouve en vacances sur les bords de la mer. Pour Marie-Rose, la rencontre avec Evelyne se transforme vite en cauchemar; cette voisine ne respecte pas le monde si bien organisé des femmes. Tout la surprend, tout la choque, depuis la corde à linge

jusqu'à ce laisser-aller caractéristique de cette femme d'une nouvelle génération :

"C'est là qu'elle avait eu son premier choc en voyant Evelyne étendre son linge sur la corde. Les couleurs étaient vives, désordonnées et l'ordre des grandeurs débile. (...) Non, Evelyne n'était certainement pas une femme à fréquenter."(25)

Oui, mais voilà, Marie-Rose est curieuse. Curieuse comme les gens éloignés des grands centres le deviennent après les mois d'isolement. Marie-Rose sera de nouveau confrontée à Evelyne; aussi est-ce à partir du discours et de l'attitude de cette dernière que Marie-Rose commencera à regarder un peu à l'extérieur de sa maison.

"Evelyne était patience et douceur. A mesure qu'elle parlait, elle s'étendait par toute la maison. Elle foulait à ses pieds le désordre apparent, pour montrer un cœur qui battait le bonheur. Evelyne parlait de tout et Marie-Rose se laissait peu à peu gagner."(26)

Cette carapace dont s'habille Marie-Rose depuis des années commence à s'effriter. Elle regarde, observe, écoute le discours de l'autre et, de temps à autre, elle se laisse atteindre par la musique. Evelyne gagne du terrain. La

(25) *La corde à linge*, p. 12

(26) *Ibid.*, p. 15

veille de son départ, elle viendra chercher Marie-Rose pour lui parler. Pour ce faire, elle doit absolument sortir Marie-Rose, non seulement de son quotidien, mais de la maison qui renferme trop sa vie. Dans un lieu clos comme la maison, Marie-Rose est incapable de parler; écouter peut lui devenir pénible. Dans la maison, c'est sa vie pleine de principes et de valeurs qui l'empêche de voir plus loin. Sur la grève, Marie-Rose va enfin s'abandonner aux confidences. Elle peut enfin s'exprimer:

"Ce soir là, Marie-Rose avait beaucoup parlé et sa voix, loin d'emprunter les potins, avait suivi la voix du cœur. Elles avaient tant et tant parlé que Marie-Rose était rentrée tard dans sa maison."(27)

Elles réussissent à communiquer et dès lors s'établit entre elles une complicité qui va changer Marie-Rose. Elle éventera au moins une habitude et, ce qui m'apparaît surtout important, elle se laissera aller à la tendresse et au bonheur.

Dans les deux cas que nous venons de voir, les femmes, dès qu'elles en arrivent à dépasser les apparences, peuvent, non seulement communiquer, mais encore recréer leur propre histoire ensemble.

(27) Ibid., p. 17

Il existe également une complicité entre la petite Hermance et le personnage de Léonie, la femme disparue. Le personnage légendaire de Léonie alimente l'imaginaire de la petite fille. Cette confrontation va plus loin que la présence physique pour se situer au niveau de l'esprit. Pour Hermance, la complicité dépasse largement le mimétisme; elle va au-delà, à la poursuite de son propre rêve. Hermance est une petite fille révoltée qui ne répond pas au modèle approuvé par la société. En contestant la suprématie du père, de même que son autorité, c'est toute l'image de la famille traditionnelle qui est remise en question. L'institutrice, gardienne de ces valeurs pour le moins traditionnelles, ne peut comprendre ni accepter le choix de la petite fille. Elle tentera de la raisonner pour la remettre dans le droit chemin:

"Les rappels de ce que seront leurs devoirs futurs, des enfants qu'elles auront, de leur maison, du mari dont il faudra s'occuper, seront répétés, pressants, continus, tant on est convaincu que si on les laissait libres, les petites filles mépriseraient les travaux domestiques autant que les garçons les méprisent."(28)

N'allons surtout pas croire que cette mentalité désuète ne s'applique qu'aux petites filles. Les garçons souffrent également des modèles traditionnels qu'on leur

(28) Belotti, Elena Gianini, Du côté des petites filles, p.112

impose. Le jeune Michel dans L'Amarre est un de ceux-là. Il n'aime pas jouer au baseball ou au hockey, sports par lesquels on développe la sacro-sainte virilité de l'homme. Parce que Michel n'aime que les livres, son cas est pour le moins douteux. Surprotégé par ses parents, il devient vite la risée de ses camarades. Qui donc l'aura rendu fou? sa famille? la société? Peu importe, son esprit d'aventure sera toujours restreint à trois cents pieds sur la mer et ceci, en prenant bien soin d'être retenu par une double amarre: "Lorsqu'il a repris sa chaloupe, il avait mis une double amarre."(p. 61) Ici, la mère refuse d'assumer le rôle traditionnel que la société attribue à toutes les femmes; c'est cette même mère qui tentera de couper le lien entre elle et ce fils incapable de se prendre en main.

Hermance se rebiffe à l'idée de se plier aux divers modèles établis par la société. Elle refuse d'accepter toute forme de compromis susceptible de détruire son idéal et son rêve. Hermance ne peut pas et ne veut pas. L'histoire de Léonie en qui elle se reconnaît lui revient continuellement en mémoire:

"En prononçant ce nom, Hermance avait quitté son arrogance. Elle ressemblait à la fragilité d'un oiseau. Léonie... Hermance connaissait l'histoire de Léonie par cœur."(29)

(29) Hermance ou l'île de la tendresse, p. 21

Hermance n'a qu'un idéal, Léonie, la femme maudite par la société, marginale du fait qu'elle avait laissé son mari pour prendre la mer, marginale pour avoir refusé d'assumer le rôle traditionnel de la femme. Hermance ne veut suivre que ce modèle, partir en mer comme Léonie. Léonie, "celle qui partit une nuit enfanter de grandes îles". (p. 21) Hermance, comme Léonie, n'est pas de la race à enfanter des hommes; elle est de la race à "accoucher de terres exotiques où la tendresse était loi". (p. 21) Cette tendresse tant nommée prend l'allure d'un leitmotiv chez les femmes qui commencent à en avoir soupé de la violence. "Hermance comme Léonie, était absence de sang, absence de violence." (p. 24)

Hermance verra se réaliser son désir et, comme Léonie, elle partira en mer à la recherche de la tendresse.

Les femmes et la mer.

Il existe une corrélation évidente entre la femme et la mer. Cette correspondance se situe au niveau des symboles comme celui du ventre, ventre qui renferme, qui bouge et qui finalement donne la vie:

"Ce qui constitue l'irréversible féminité de l'eau, c'est que la liquidité est l'élément même des menstrues. On peut dire que l'archétype de l'élément aquatique et

néfaste est le sang menstruel. C'est ce qui confirme la liaison fréquente, quoique insolite au premier abord, de l'eau et de la lune."(30)

Depuis des temps immémoriaux, les menstruations obsèdent les hommes. Il n'y a pas si longtemps, l'Eglise refusait encore la communion aux femmes menstruées. On associe le sang à des pouvoirs maléfiques qu'il faut dissimuler, sinon taire tout à fait comme une maladie honteuse:

"Le Lévitique rapproche le flux menstruel de la gonorrhée; le sexe féminin saignant n'est pas seulement une blessure, mais une plaie suspecte."(31)

Les hommes ont peur du ventre des femmes, comme ils ont peur de son sexe, ce sexe qui ressemble à un gouffre. Dans Complicité, Jean-Eudes violera Eléonore et, ce faisant, il s'assurera d'une certaine suprématie sur cette femme. Tant que le ventre d'Eléonore n'aura pas pris tout l'espace d'une grossesse, Jean-Eudes continuera de la violenter et de la menacer. Dès que le ventre de celle-ci montrera les derniers

(30) Durand, Gilbert, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, p. 110

(31) De Beauvoir, Simone, Le deuxième Sexe, tome I, p.204

mois de la grossesse et de l'accouchement prochain, Jean-Eudes va se retirer, parce qu'il a peur, parce qu'il ne peut comprendre le mystère de la fécondation :

"Jean-Eudes ne vient plus prendre Eléonore. Il n'ose plus l'humilier physiquement. Il fait relâche à cause du gros ventre. Jean-Eudes a peur du mystère et craint d'être dévoré par ce ventre énorme mais combien doux."(32)

Eléonore craint la violence de Jean-Eudes et c'est vers la mer qu'elle se tourne pour dire ses peurs. Eléonore ne fera pas que dire ses craintes, elle va demander à la mer de l'aider à mettre un terme à la violence de Jean-Eudes.

Une même complicité entre la mer et la femme se retrouve dans le premier conte, Entre l'automne et l'hiver. Une femme, plus très jeune, est en grande conversation avec la mer, lorsque le vent dirige son attaque sur cette dernière :

"Lorsque le vent s'était attaqué à la mer, elle avait réprimé son cri dans un haut-le-coeur. A plusieurs reprises, elle avait chancelé; elle avait failli s'évanouir de voir son amie sans défense. Chaque fois que le vent frappait la mer, la femme ressentait les coups et ces derniers portaient droit au cœur. Elle se sentait fouettée, malmenée, bafouée, violée."(33)

(32) Complicité, p. 81

(33) Entre l'automne et l'hiver, p.6

Que vient faire alors l'intervention d'une femme portant le seul qualificatif "plus très jeune" (p.6). Cette femme possède une longue expérience de la vie et il est possible de penser qu'elle en a vu des choses dans sa vie. Pendant tout le temps que le vent va agresser la mer, elle se sentira elle-même agressée. Elle ne peut pas, en tant que femme, rester insensible à la douleur de la mer; aussi se doit-elle de réagir à la violence dont elle est témoin et qui, par le fait même, l'affecte en tant que femme. Le discours qu'elle tiendra au vent prendra son élan à partir de son ventre; c'est à cause de ce ventre que le vent ne pourra pas lui faire subir le même sort qu'à la mer. Le vent cassé en deux, la femme aura un réflexe qui montre bien ce que toutes les femmes ressentent devant la violence:

"La vieille femme regarda la mer soigner sa blessure et cracha sur le vent couché à ses genoux."(34)

Les femmes deviennent solidaires lorsqu'il s'agit de conjurer la violence. Après avoir réalisé qu'une situation ne peut plus durer, cette complicité peut devenir spontanée comme elle peut être tardive. Ainsi, dans Le pêcheur de coques, la mer interviendra de sa propre initiative, quand elle en aura

(34) Ibid., p. 7

assez de la violence que les marins comme Joseph font subir à leurs femmes :

"Au sortir d'une tempête, Joseph n'avait plus qu'une idée, rejoindre la femme. Il la prenait dans la nuit. Il creusait son ventre au même rythme qu'il avait traversé son voyage, avec plein de peur et de violence. Il la dévastait comme une plainte lourde se fracassant sur le chalutier. Il la prenait avec un arrière-goût de mort collé au ventre. Et qui éclate. Il se savait fou. Il se savait vivant."(35)

Cette fois-ci, la mer n'attend pas qu'on fasse appel à ses services; elle décide elle-même et ce, à l'encontre de ce que les familles réclament. La violence que Joseph fait subir à sa femme devient la replique exacte de ce qu'il croit avoir vécu en traversant une tempête et de sa lutte contre la mer. Il a besoin, pour se sentir vivant, de transposer la mer dans le ventre de sa femme; il lui fait alors payer la peur qu'il a ressentie. D'ailleurs, dès que Joseph sent la mer s'agiter, la violence s'empare de lui :

"Devant la mer agitée, il ressentait une fièvre. La violence s'attachait à son cerveau et son corps répondait."(36)

Mais la mer, quoiqu'on en dise, n'est pas violente. Elle a des moments de frustrations comme tout le monde, mais

(35) *Le pêcheur de coques*, p. 37

(36) *Ibid.*, p. 36

elle est douce. La mer est tantôt une femme grande et forte, tantôt une mère ramassée et petite qui accouchera au printemps. En même temps qu'Eléonore, elle attendra la délivrance, au printemps. Lorsque vient la saison d'accoucher, toutes les deux font le travail dans une parfaite symbiose :

"Eléonore a chaud, la mer sue par-dessus les glaces. Eléonore gronde, la mer hurle. Eléonore cambre les reins, la mer ouvre ses vagues. Eléonore respire mal. Eléonore halète et perd son rythme régulier. Eléonore a de plus en plus mal à respirer. La sueur lui voile les yeux à en perdre la mer. Et la mer tout à son plaisir, rejoint Eléonore et reprend le souffle et l'insuffle à Eléonore. Mère et mer prennent une même respiration, reprennent un même rythme. La mer se déchire et le ventre s'ouvre."(37)

Elles ont le souci l'une de l'autre et s'aident mutuellement. Au printemps, la mer est sur le point "d'accoucher" ainsi, elle se retrouve en plein travail; elle s'oublie pour rejoindre Eléonore et l'aider dans sa respiration, pour qu'à son tour elle accouche enfin, pour qu'elles accouchent ensemble. C'est sans doute une semblable image de complicité et de tendresse qui aura fait dire à Louky Bersianik :

"Bientôt, tout à l'heure, nous ferons la tendresse jusqu'à épuisement. Nos corps seront épuisés mais non la tendresse..."(38)

(37) *Complicité*, pp. 82-83

(38) *Bersianik, Louky, Maternative*, p. 24

La tendresse... ce sentiment me hante et me frappe chaque fois que je regarde la mer, chaque fois que je me retrouve près d'elle. Elle pose des gestes d'une douceur qui me bouleverse, chaque fois:

"La mer, un peu par délicatesse, effleure doucement la barbe vieille de quelques veilles, la barbe de Joseph. C'est plutôt par respect que la mer lui entoure la tête. Le geste ressemble à celui d'une mère qui prend la tête de son enfant, croyant qu'il va revenir à la vie."(39)

La mer nourrit, la mer allait et la mer caresse. Elle fascine et elle attire quiconque est sensible à la vie. La mer, c'est une femme qui aime les vertiges de l'amour, de l'amour passion, de l'amour plaisir: la mer s'ouvre toute grande à qui la respecte et l'aime. Amoureuse des hommes et des femmes, amoureuse des saisons qui la courtisent:

"La mer, tassant ses plis au plus profond d'elle-même, l'accueille d'un geste qui rejoint la beauté du monde. La mer est bouleversée par les feux nouveaux qui s'allument en elle. Elle se secoue, écume son plaisir et se referme en un immense miroir."(40)

(39) *Le pêcheur de coques*, p. 35

(40) *Histoire pour réveiller Virginie*, p. 67

La voilà amoureuse, follement, comme si l'amour devenait sa seule raison d'être. Les femmes, sur la grève, peuvent le ressentir. Lorsque vient le temps des mots et de la parole à réinventer pour enfin l'écrire, cette histoire des femmes de la côte, c'est sur le bord de la mer qu'elles se rencontrent. C'est encore sur le bord de la mer que naît la fête, celle des retrouvailles. Les femmes se regardent, se disent et s'aiment. Et la mer, la mer, cette toujours vieille complice, est là pour susciter les mots et les images:

"Evelyne avait entraîné Marie-Rose sur la grève. Elles marchaient lentement, contenues dans le miroir de la lune. Ce soir-là, pour la première fois, Marie-Rose avait laissé la mer lui lécher les sandales et lui caresser les chevilles."(41)

La mer réconcilie les femmes et les amène à redécouvrir les liens de l'amitié. La mer sait bien de quoi elle parle, parce qu'elle est elle-même un modèle de féminitude. Les femmes n'ont aucune difficulté à l'intégrer dans leur monde: la mer fait partie d'elles. Dans A travers Julie, la narratrice la comparera à une femme: "La mer était plutôt pâle, un peu comme une femme frileuse qui s'enroule dans ses draps" (p.70). A force de regarder la mer, de la

(41) *La corde à linge*, p. 17

ressentir jusqu'au plus profond d'elle-même, la narratrice croit percer le secret de la petite Julie qui elle aussi, attirée par la mer n'a pu s'empêcher d'aller vers elle:

"Alors que la brume se lovait sur la mer, j'avais moi aussi un irrésistible besoin de m'étendre ou de marcher vers ce lieu de paix."(42)

Tout comme Julie, Léonie et combien d'autres, Hermance se laisse subjuguer par la mer. Tous ses moments libres seront consacrés à la mer; c'est avec elle que la petite Hermance veut vivre. La mer représente pour elle ce chemin de la délivrance; aussi est-ce à travers une espèce de partition musicale de Paganini qu'elle fait rêver des fonctionnaires, eux aussi en mal de tendresse:

"Mais le plus curieux de tout, Hermance parlait de la mer comme une pièce de Paganini. Sauts, soubresauts, saccades, frissons, tressaillements, mouvements courts et longs, effleurements et courses. Fol éclat de rire à la longue plainte démesurée. Hermance devenait la mer, s'y balançait en d'éternelles pirouettes, mordant plages et grèves dans son ressac. Les fonctionnaires l'écoutaient en salivant, rêvant d'une trève pour parcourir la mer."(43)

(42) *A travers Julie*, p. 75

(43) *Hermance ou l'île de la tendresse*, p. 24

Les femmes et la mer peuvent continuer à se faire la tendresse, car elles savent bien que la tendresse, loin de s'épuiser, devient un ventre immense sur lequel il fait bon laisser courir ses mains.

Aujourd'hui la mer est bouleversée. L'automne tire à sa fin et les glaces annoncées par les éperlans sont proches. La mer frissonne et personne ne peut la réchauffer. Je suis là sur la grève, ne pouvant détacher mon regard de cette femme si grande, si belle et pourtant si fragile.

Les femmes de la côte sont là aussi, imaginant les hommes partis pêcher la morue à Chéticamp. Ils reviendront en décembre si tout va bien. En attendant, les femmes, entre deux rêves, s'affairent aux préparatifs pour l'hiver. Dans leurs gestes, je retrouve cette alternance de la désespérance et de l'espérance qui caractérisent si bien les gens de la Péninsule acadienne. Que les hommes reviennent avec la morue; l'hiver sera dur et long. Il n'y a pas de temps à perdre, déjà le vent se lève.

J'aperçois la vieille Elise seule et errante sur la côte. Elle pleure. Je la prends dans mes bras et la serre très fort. Les gens autour disent qu'elle divague, parce

qu'elle ne peut se remettre de la mort de son Mélèze. Elise me dit qu'elle ne peut se résoudre à le brûler. Si elle le prend pour chauffer sa maison, ses souvenirs brûleront avec lui et ça, elle ne le veut pas. Elise est seule sur la grève, seule avec son chagrin. Simplement, les femmes s'approchent et, à leur tour, la consolent. Adrien me dit qu'il viendra me porter le Mélèze. J'accepte pour Elise surtout, un peu pour l'aider à se souvenir.

Le vent m'énerve, parce que trop brutal. Il se faufile très vite à travers les arbres pour se rendre jusqu'à la mer. Je ne peux souffrir ce spectacle de violence et veux retourner derrière ma fenêtre. Je crie et mes mots n'atteignent pas le vent. Je veux retourner et les femmes m'entraînent.

Elles arrivent lentement. Les femmes ont laissé les bouillons et les fricots pour se rendre jusqu'à la mer. Et de cette côte s'élève une longue plainte. Elles sont là, solidaires de la mer, et chantent des incantations pour calmer le vent... Dieu merci, Odilon réussit à rentrer au quai. Les pétoncles sont rares sur son chalutier, mais qu'importe, il est de retour. Anne-Marie est heureuse, Odilon rassuré. A

voir toutes ces femmes sur la grève, lui aussi, par solidarité, il chante sa complainte. Les hommes l'entendent et se joignent aux femmes. Le vent surpris se sent coincé et se sauve.

Que les hommes de Chéticamp et d'ailleurs aient du bon temps et surtout, qu'ils reviennent. L'hiver est si long.

CONCLUSION

Le style métaphorique et les images inhérentes à cette configuration littéraire qu'est le conte m'ont aidée à canaliser l'expression de la femme nouvelle, de recréer son univers intérieur par un regroupement d'images, d'impressions et de mouvements. Ceux-ci s'inscrivent dans une formulation poétique extrêmement libératrice au niveau de l'expression.

Dans mes contes et dans leur analyse subséquente, j'ai tenté d'exprimer deux mouvements, l'agression et la complicité. A mon sens, ceux-ci expriment mon imaginaire et verbalisent en même temps l'imaginaire des femmes de la côte.

L'alternance de l'espérance et de la désespérance acadienne se traduit par l'ouverture de la mer. L'espérance, c'est une ouverture sur un monde qui nous fait espérer le retour des goélettes et des amours. La désespérance, c'est un peu l'éloignement, une grande solitude qui nous amène irrémédiablement vers la côte.

Quant à l'aliénation et à la libération de la femme acadienne, c'est là un monde de valeurs chaque fois bouleversé

et remis en question. La violence morale et physique que la mer et les femmes subissent prendrait des proportions inimaginables, si la tendresse n'existaît pas. Les femmes la portent en elles, se la disent et se la font; du moins, c'est ce que j'ai tenté d'exprimer dans mes contes et dans leur analyse.

Certains contes auraient mérité un meilleur traitement au niveau de l'analyse. Pourtant, dès le départ, j'avais choisi de taire certaines images et je m'en suis expliqué. La mer et les femmes demeuraient ma préoccupation majeure. Ma démarche à l'intérieur de ces évocations poétiques m'aura permis d'exprimer un monde de femmes dans un vécu près de la mer.

Ma démarche devait s'inscrire dans une forme d'écriture profondément féminine, voire féministe, pour finalement dépasser l'aspect des revendications. Féministe, parce que consciente du monde dans lequel les femmes ont à lutter. Féministe, parce que trop consciente de la violence qu'on nous fait. Il me fallait dépasser cet aspect pour démontrer que la tendresse est un monde de femmes; un monde qu'elles pourront partager avec les hommes, si jamais ceux-ci acceptent de la vivre avec elles.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston, L'eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Librairie José Corti, 1942, 265 p.*
- BADINTER, Elisabeth, Emilie, Emilie, L'ambition féminine au XVIIIe siècle, Paris, Editions Flammarion, 1983, 489p.*
- BARTHES, Roland, Le degré Zéro de l'écriture, Suivi de Nouveaux essais critiques, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 1972, 187 p.*
- BARTHES, Roland, Le plaisir du texte, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 1973, 105 p.*
- BEAUVOIR, Simone de, Le deuxième Sexe, Tome I, Paris, Collection Idées, Gallimard, 1949, 510 p.*
- BELOTTI, Elena Gianini, Du côté des petites filles, Paris, Editions des Femmes, 1973, 251 p.*
- BERSIANIK, Louky, Maternative, Montréal, V.L.B. Editeur, 1980, 158 p.*
- BORGAMANO, Madeleine, Une écriture féminine? A propos de Marguerite Duras, Revue Littérature no 53, février 1984, p. 59-68*
- CIXOUX, Hélène, Madeleine Gagnon et Annie Leclerc, La venue à l'écriture, Paris, Editions 10/18, 1977, 152 p.*
- COTNOIR, Louise, Le genre marqué, La Nouvelle Barre du Jour, no 133, décembre 1983, p. 77-86*
- DIDIER, Béatrice, L'écriture-femme, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 286 p.*
- DOWLING, Colette, Le Complexe de Cendrillon, Paris, Grasset, 1982, 284 p.*
- DUMONT, Micheline, Histoire: mot féminin, Revue Liberté, no 147, juin 1983, p. 27-33*
- DURAND, Gilbert, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Editions Bordas, 1969, 550 p.*

- GARCIA, Irma, Promenade femmilière, Recherches sur l'écriture féminine, 2 vol., Editions des Femmes, 1981.*
- LAMOUREUX, Diane, Les intellectuelles ou la mauvaise conscience sociale, La Nouvelle Barre du Jour, no 130-131, Octobre 1983, p. 33 à 41*
- LAMOUREUX, Diane, Nationalisme et féminisme: Impasse ou coïncidences, Revue Possibles, vol. 8, no 1, 1983, p. 43-59*
- MICHALSKA, Madeleine Ouellette, L'échappée du discours de l'oeil, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, 327 p.*
- SAVOIE, Francis, L'Ile de Lamèque, Anecdotes, tours et légendes, Moncton, Editions d'Acadie, 1981, 93 p.*
- TODOROV, Tzvetan, Poétique de la prose, Suivi de Nouvelles recherches sur le récit, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 1978, 188 p.*
- WOOLF, Virginia, Une chambre à soi, Paris Denoël/Gonthier, 1978, 157 p.*
- WOOLF, Virginia, Œuvre romanesque, Paris, Stock, 2 tomes, 1973.*